

ISSN 0842-3377

Association Les familles Caron d'Amérique

C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (QC) Canada G1V 4C6

TENIR ET SERVIR

Bulletin n° 92

Mars 2011

SAMEDI, 2 AVRIL

Notre traditionnelle rencontre printanière à « **La cabane à sucre** » aura lieu ce printemps
à l'Érablière Laurent Bernier, 1626, Route des Pionniers, Cap-Saint-Ignace

NOUS VOUS ATTENDONS À COMPTER DE 10 HEURES



Président : Henri Caron
Vice-président : Jean-François Caron
Secrétaire : Michel Caron (Qc)
Trésorier : Claude Morin

Administrateurs :
Fabien Caron
Marie-Frédérique Caron
Michel Caron (Sherbrooke)
Hélène Caron
Robert Caron

Prix : 22 \$ adultes et enfants de 12 ans et plus
13 \$ enfants de 6 ans à 12 ans
4 \$ enfants de moins de 6 ans

Prix de présence

Pour s'y rendre : par l'Autoroute 20, prendre la sortie 388 et rouler un peu vers le sud jusque devant le restaurant, pour tourner **à droite** sur le Chemin Bellevue. Vous roulez environ 2 km et, en face de la cidrerie *La pomme du St-Laurent*, vous tournez **à gauche** sur la Route des Pommiers ; la cabane est à environ 2 km **à droite**, au 1626.

Inscription : Votre inscription auprès de l'Association est **requise pour le 22 mars au plus tard**.

Veuillez faire votre chèque à l'ordre de *Les familles Caron d'Amérique*
et faites-le parvenir pour la date indiquée à :

M. Claude Morin, trésorier, 5935, rue Pagé, Brossard, QC J4W 1K4 (tél. : 450-923-8652)

Les familles Caron d'Amérique

SOMMAIRE

Mot du président <i>The President's Message</i>	3
caron point net	4
Autrefois...	5
Louis Caron, de L'Islet... à Nicolet	7
Personnalité Caron de l'année 2011	10
Rassemblement 2011	10
Gérard Caron, maître fromager <i>Caron Personality for 2011</i>	11
<i>Annual Reunion 2011</i>	13
Marie-Marthe, une passionnée...	14
Racines... <i>Marie-Marthe, a passion for genealogy</i>	15
Lucien Caron <i>Lucien Caron</i>	19
Gérard Caron, cheese maker <i>Louis Caron, from L'Islet... to Nicolet</i>	20
caron dot net	21
In olden days...	23
Nous saluons / We Salute	26
Roots...	27
Confiers à notre mémoire	28
	29
	31

Conseil d'administration 2009 - 2010

Président : Henri Caron #2116	(819) 378-3601
Vice-prés. : Jean-François Caron #2720	(819) 861-3432
Secrétaire : Michel Caron (Qc) # 2254	(418) 849-4978
Trésorier : Claude Morin #2430	(450) 923-8652

Administrateurs :	
Fabien Caron #1414	(418) 687-9274
Marie-Frédérique Caron #2198	(418) 871-1705
Michel Caron (Sherbrooke) #2038	(819) 820-2006
Hélène Caron #2184	(819) 472-3839
Robert Caron #2045	(418) 683-1489

Site internet des familles Caron d'Amérique:
www.genealogie.org/famille/caron/caron.htm

NOUVEAUX MEMBRES / NEW MEMBERS PRÉSENTÉ PAR / PRESENTED BY

Nous souhaitons la bienvenue à...

Louise Vadnais	Saint-Thècle, QC (membre à vie)
Jérôme Caron	Dieppe, N.-B.
Richard Bourget	Beaudoinham, ME, USA (Internet)
Monique Caron	Saint-Eustache, QC (Privilege : Gérard Caron # 1117)

Lee Kennedy Swanzey, NH, USA

...et sommes heureux de les accueillir dans nos rangs.

OÙ DEMEURENT-ILS MAINTENANT ?

Le bulletin...

... de Mme **Madeleine Fortin Caron** nous est revenu avec la mention « DÉMÉNAGÉ ». Elle habitait au 71, 5^e Avenue, L'Isletville.

... de Mme **Adrienne Caron** nous est revenu avec la mention « DÉMÉNAGÉ ». Elle demeurait au 105, rue Saint-Pierre, app. 105, Matane.

... de M. **Jacques Caron** nous est revenu avec la mention « PARTI ». Il demeurait au 5, rue des Pionniers Est, Saint-Jean-Port-Joli.

... de Mme **Lucille Caron** nous est revenu sans aucune mention. Elle demeurait au 786, boul. Charest Est, app. 208, Québec.

... de M. **Louis-Philippe Caron**. Il demeurait au 4855, app. 211, ave Sainte-Geneviève, (Neufchatel) Québec.

Nous comptons sur vous pour nous aider à reprendre contact avec eux.

Date de tombée pour le prochain numéro :
18 JUILLET 2011

Nous vous prions de faire parvenir vos textes à
Victor Caron, au 3505 de l'avenue Laurin
Québec, QC G1P 1T6
pour cette date au plus tard

MOT DU PRÉSIDENT

Je suis à lire le livre *Menuisier et charpentier* écrit par Yvan Fortier. L'auteur nous trace d'abord à travers les siècles un éclairant portrait de cette profession qui fut très importante dans l'histoire du Canada français. Pour illustrer ses propos, il se réfère à l'atelier de menuiserie d'Edmond Picard de Sainte-Louise de l'Islet. Ce livre me fait revivre un volet de l'histoire de ma famille. Mon grand-père Alphonse était un habile artisan qui a touché autant au travail du bois qu'à celui du métal. Son frère et voisin François était aussi un habile menuisier. Mon père a continué à sa façon cette tradition à travers le travail du moulin à scie et ses activités hivernales.

Je suis convaincu que beaucoup d'entre vous sont issus de familles qui, à leur façon, se sont illustrées dans différents domaines du monde artisanal. Je vois là un sujet qui est de nature à intéresser nos membres. Si vous désirez nous faire connaître des artisans ou artisanes qui ont enrichi le curriculum de votre famille, nous nous ferons un plaisir de les faire connaître à nos membres par notre bulletin.

Nous voilà déjà en plein hiver. Quand vous lirez ces lignes, le printemps s'annoncera. Avec la venue du printemps, c'est le temps des sucres. Eh oui ! Nous vous invitons donc à la cabane Bernier de Cap-Saint-Ignace. Nous vous espérons en grand nombre le samedi 2 avril.

À travers ça, nous cheminons déjà vers notre rencontre de septembre qui nous amènera dans un des sanctuaires des Caron, Saint-Jean-Port-Joli. En attendant, je vous souhaite une belle fin d'hiver et un printemps des plus vivifiants.

Henri Caron, président



THE PRESIDENT'S MESSAGE

I am presently reading the book *Menuisier et charpentier* ("Woodworker and Carpenter") by Yvan Fortier. The author takes us first through the centuries in giving a portrait of this trade that was very important in the history of French Canada. To illustrate his intentions, he refers to Edmond Picard's carpenter's workshop in Sainte Louise de l'Islet. This book makes me relive a period in the history of my family. My grandfather, Alphonse, was a skilful craftsman who worked with wood as well as metal. His brother and neighbour was also a skilful carpenter. My father continued this tradition in the same trade by operating the sawmill and doing carpentry during the winter months.

I am sure that many of you come from families who, in their own way, have made themselves famous in the varied fields of craftsmanship. I see here a subject that can interest all of our members. If you want us to hear about craftpeople that have enriched your family's curriculum, we will be most happy to advertise them to our members through our bulletin.

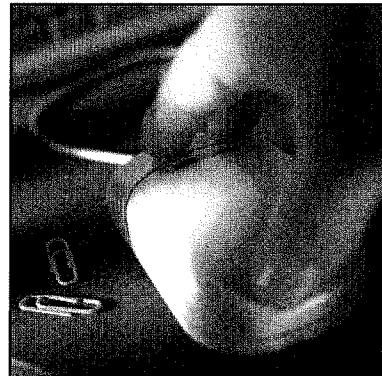
Here we are already in the middle of winter. When you read these lines, spring will be coming fast. At that time it will also be maple sugar season. Oh yes, we are inviting you to our annual sugar bush party at the Bernier Sugarbush in Cap Saint Ignace. We hope that many of you will come and join us.

Through all of this we move forward to our annual gathering that will bring us to a Caron sanctuary, Saint Jean Port Joli. In the meantime, I wish you a good winter, for what is left of it, and a stimulating spring.

Henri Caron, President

caron point net

Dans le mot du président, je vous parle des artisans qui ont enrichi l'histoire de nos familles. En fouillant sur Internet, j'ai trouvé un article du journal électronique **EditionBeauce.com** qui nous révèle une artisanne qui participe régulièrement en toute simplicité à nos rencontres annuelles. Elle s'appelle Marie-Stella Bélanger. Sa mère qui, elle aussi, est souvent venue fêter avec nous s'appelait Marguerite Caron. Je vous livre ici un article que le journaliste **René D'Anjou** a fait paraître récemment.



Dans le cadre du projet d'Inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel (IREPI), nous avons rencontré **Marie-Stella Bélanger**, tisserande à Saint-Georges. Elle s'intéresse au tissage au début des années 80 et s'y exerce depuis maintenant 26 ans. Le tissage n'est pas une activité à laquelle on s'adonne dans la famille de Marie-Stella Bélanger. Pour l'apprendre, celle-ci suit plusieurs formations. En 1985, elle entreprend une formation professionnelle en tissage offerte par la Commission scolaire Beauce-Etchemin et poursuit d'autres apprentissages complémentaires. Au total, l'artisanne acquiert plus de 800 heures d'expérience de tissage qui lui permet la maîtrise de ce savoir-faire.

Les outils de travail

C'est dans le sous-sol de sa maison que Marie-Stella Bélanger s'exerce au tissage. Son atelier de travail comprend deux métiers à tisser de taille différente, soit 36 pouces et 60 pouces de largeur, qu'elle a achetés usagés. Pour la conception de pièces plus imposantes, une catalogue ou une couverture notamment, la tisserande dispose de métiers de 90 et de 110 pouces de largeur, appartenant au Cercle des Fermières de sa municipalité. Utiliser un métier à tisser plus large permet de créer un article en un seul morceau. Par ailleurs, c'est ce qui constitue, selon Marie-Stella Bélanger, la principale différence entre le tissage d'autrefois et celui d'aujourd'hui ; ne possédant à l'époque que de petits métiers de 45 pouces de largeur, les tisserandes devaient coudre ensemble deux pièces tissées afin d'obtenir, par exemple, une couverture suffisamment large.

Le savoir de la tisserande

Pour madame Bélanger, être tisserande, c'est non seulement savoir utiliser un métier, mais également être en mesure de le monter, c'est-à-dire d'y installer les fils selon les motifs et les modèles souhaités. Pour ce faire, il faut d'abord se créer des couettes de fils qui, une fois roulées les unes à côté des autres sur l'ensouple, formeront ce qui se nomme la chaîne, soit les fils verticaux sur lesquels la tisserande tisse son ouvrage. Chacun des fils contenus dans les couettes doit être enfilé un par un dans les lices, puis dans le ros, cadre amovible qui permet de contrôler la

densité des fils au pouce. La disposition des fils dans ceux-ci vient déterminer en partie le motif final de la pièce. Ensuite, il ne reste qu'à attacher les fils, puis le métier est prêt à être utilisé. Le tissage consiste à placer les fils horizontaux, appelés fils de trame, sur la chaîne qui est déjà en place. La tisserande doit alors faire des marchures, soit appuyer sur les pédales du métier, pour créer une ouverture entre les fils de la chaîne, ce qui permet de passer horizontalement une bobine de fil. Les marchures sont différentes selon les articles à tisser et viennent terminer la création des motifs de la pièce. Il suffit enfin de rabattre le ros sur les fils tissés, afin de bien les fixer.

Les articles disponibles

Marie-Stella Bélanger tisse une grande variété d'articles. Elle réalise notamment des napperons, des serviettes de vaisselle, des couvertures d'automobile, des jetés pour fauteuil, des foulards, des écharpes et des catalogues. L'artisanne accepte des commandes particulières de sa clientèle, mais celles-ci sont plutôt rares ; la tisserande garde en inventaire de nombreuses marchandises de différentes grandeurs et couleurs qui répondent habituellement aux besoins et aux goûts de ses clients.

La transmission du savoir-faire

Dans le but de transmettre ses connaissances, Marie-Stella Bélanger dispense quelques cours dans sa région. En 2006, elle participe d'ailleurs à une démonstration de tissage pour des élèves de sixième année avec le Cercle des Fermières de Saint-Georges. Selon l'artisanne, tisser est un art accessible à tout le monde ; le secret de la réussite est de prendre son temps.

Les articles de Marie-Stella Bélanger sont en vente au Centre culturel Marie-Fitzbach de Saint-Georges et lors du Salon des artistes et artisans qui a lieu chaque automne au même endroit.

Félicitations Marie-Stella pour avoir enrichi le patrimoine artisanal des familles Caron et Bélanger.

Henri Caron

AUTREFOIS...

Autrefois – et il n'y a pas si longtemps – il appartenait aux municipalités d'assurer l'entretien de la voie publique, notamment en ce qui a trait à son caractère carrossable ainsi qu'à la construction ou la réfection des ponts et des ponceaux. Ces travaux s'effectuaient l'été. D'autres travaux étaient de la responsabilité des propriétaires ayant front sur la voie publique et variaient selon les saisons.

Les travaux municipaux

« Gravelage » et niveling

Dans chaque paroisse, il y avait un cantonnier dont le rôle était essentiellement de voir à la sécurité de la route et de passer régulièrement la niveleuse (qu'on nommait la gratte) pour ramener la « gravelle » vers le centre du chemin. N'était pas cantonnier qui le voulait. Première et primordiale condition : être du bon bord et pas depuis hier ! De plus il valait mieux être éloigné envers le parti. Pour « avoir la gratte », être bon avec l'organisateur local était un atout certain.

Quand il avait été décidé de procéder au « gravelage » d'un rang ou d'un arrondissement, le plus souvent après des promesses électorales, la municipalité faisait appel aux paroissiens. Ceux de l'arrondissement avaient la priorité mais ceux qui étaient reconnus pour avoir voté du bon bord avaient plus de chance et ne se gênaient pas pour faire voir aux autres d'avoir à « se convertir ».

Je me souviens d'avoir assisté à une journée de gravelage avec mon père. Je devais avoir cinq ou six ans. On était arrivés tôt au *pit* (carrière), chez Amédée Boucher, un cousin de mon père, pour profiter de la fraîcheur matinale. Il y avait des banneaux et des voitures à attelage simple ou double qu'on appelait des *waguines* (de l'anglais *wagon*). Ça prenait de bonnes voitures et de bons chevaux. Ceux qui ne croyaient pas pouvoir répondre à ces critères pouvaient offrir leurs services comme pelleteurs.

Le chargement des voitures se faisait à la pelle. Pour sasser le gravier, on installait un treillis métallique incliné à environ 30 à 35 degrés sur la boîte de la *wagine*. Les voitures quittaient le *pit* avec une demi-verge cube, une verge cube ou une verge cube et demie selon la voiture et entreprenaient une longue montée avant d'arriver au chemin à grader où le cantonnier les attendait avec sa gratte. Pendant la montée, il fallait faire reposer les chevaux à quelques reprises. On favorisait leur repos par l'installation d'un pilier de bois franc fixé à l'essieu arrière qu'on laissait traîner. Dès que la voiture arrêtait, le poteau empêchait la voiture de reculer et permettait aux chevaux d'être soulagés de la charge.

Arrivés au chemin, le cantonnier indiquait où déverser les chargements. Dans le cas du tombeau, la charge se vidait d'un coup, en tas. Il en allait autrement dans le cas des *waguines*. Les côtés et le fond de la boîte étaient faits de madriers amovibles. Il s'agissait alors d'enlever les côtés et de retourner les pavés du fond pour viser la charge. Et on retournait à la « binque » (la carrière, de l'anglais *bank*, banc pour banc de gravier, de sable).

Le cantonnier entrait alors en action. La gratte était une solide construction en gros fer montée sur quatre roues et qui devait être tirée par deux bons chevaux. Sur le devant, un siège pour le charreter et à l'arrière un autre siège pour le cantonnier qui contrôlait la hauteur du gravier à l'aide de deux volants verticaux qui actionnaient les poulies qui contrôlaient la hauteur de la gratté placée à l'oblique entre les roues avant et arrière. Il passait et repassait pour assurer une couche uniforme de gravier.

Pendant que les voitures effectuaient leur trajet, les pelleteurs n'arrêtaient pas pour autant. Ils préparaient du gravier sassé pour le chargement des voitures à leur retour et aidaient aux

charretiers à charger. Le rythme du travail était tel qu'il y avait toujours quelqu'un au *pit*.

La durée du gravelage dans un arrondissement pouvait varier selon qu'il s'agissait du chemin du Roi ou d'un rang. On retrouvait presque toujours une carrière (*pit* ou *binque*) dans chaque arrondissement. L'ensemble de l'opération était supervisée par un « *foreman* ». Il voyait au bon déroulement de l'opération et à la préparation des comptes qu'il remettait à la municipalité pour le paiement des travailleurs.

La construction et la réfection des ponceaux (*calvettes*)

Le terme *calvette* subsiste encore pour désigner un ponceau. Ce mot vient de l'anglais *culvert* qui désignait une canalisation souterraine, plus particulièrement si cet ouvrage franchissait une route. C'était aussi la responsabilité de la municipalité de voir au bon fonctionnement des *calvettes* pour éviter les inondations ou le bris des routes.

Les travaux ne requérant que peu de main-d'œuvre étaient d'ordinaire effectués par un charpentier ou quelqu'un qui en avait déjà fait, construit ou réparé. Tout se faisait au pic et à la pelle. Pas question de « pépine » ou de pelle mécanique. Quatre ou cinq hommes réussissaient à refaire une *calvette* ordinaire dans leur journée. Les ponceaux étaient faits de poutres de cèdre équarries. On travaillait d'abord au pic pour ameublir le gravier compacté par les voitures puis les pelleteurs, en laissant un court répit aux piqueteurs, pelletaient ce gravier sur le côté de la tranchée.

Quand le ponceau était bien dégagé, on remplaçait les poutres écrasées ou cassées et on remblayait et recouvrailt le tout avec le matériel qu'on avait mis sur le côté. Parfois un ponceau trop endommagé ou insuffisant devait être remplacé. On commençait par le dégager puis on le démolissait. On utilisait alors une pelle à cheval pour niveler le fond et on reconstruisait. Le travail pouvait alors s'étendre sur deux jours. On s'arrangeait pour laisser la moitié du chemin carrossable en ayant bien soin d'indiquer la zone de travail non terminée. Lorsque le travail était terminé, le cantonnier aplanaissait alors le tout avec la niveleuse.

Plus tard, les ponceaux de bois furent remplacés par des tuyaux de béton en sections d'environ trois *pieds* et dont le diamètre pouvait atteindre aussi trente-six *pouces*. Ils étaient livrés par camion équipé d'une grue. Leur installation demandait le même travail et les sections étaient manipulées à bras. Les pelles mécaniques sont apparues plus tard.

Je me suis laissé dire qu'à cette époque les pauses-café étaient rares quoiqu'on s'arrêtait bien pour prendre une gorgée d'eau froide ou griller rapidement une « rouleuse » (cigarette roulée aux doigts). Les travailleurs étaient plutôt fiers de dire qu'ils avaient pris moins de temps que tel autre groupe pour effectuer un travail identique. Mais c'était autrefois !

Victor Caron

À suivre : Les travaux saisonniers

Cabane à sucre samedi, 2 avril prochain

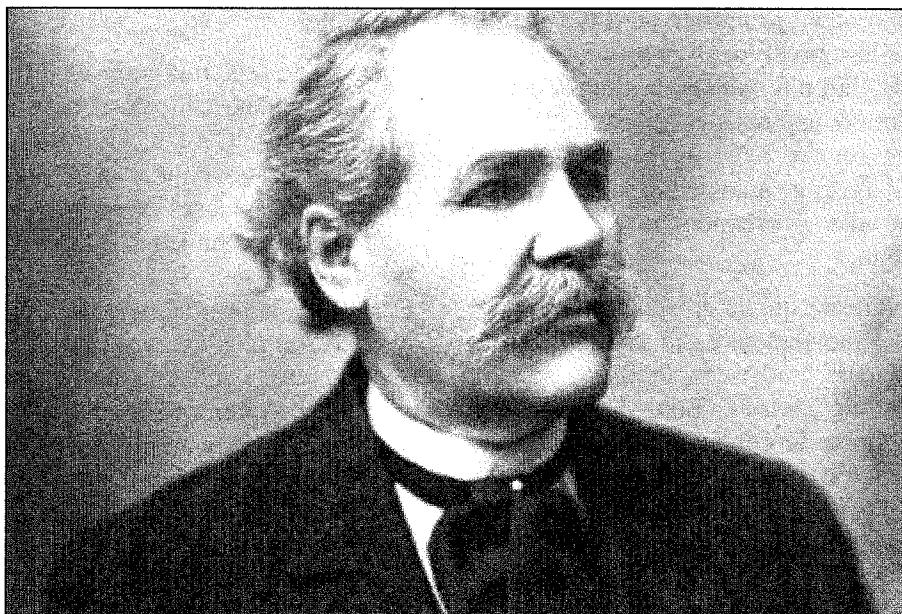
Au menu :

**Soupe aux pois ou aux légumes / Chiard / Fèves au lard / Grillades de lard salé
Jambon dans sirop d'érable / Pâté à la viande / Salade de choux / Dessert au sirop d'érable
Café, thé, lait, jus**

On peut apporter sa boisson : vin, bière...

LOUIS CARON

De L'Islet à Kankakee à Nicolet



M. Louis Caron, écrivain, nous a aimablement autorisés à publier ce texte pour le bénéfice de nos membres du Québec, du Canada et des États-Unis. Il l'avait initialement publié en 2010, dans Le Nouveliste, hebdomadaire de Nicolet. Nous l'en remercions cordialement (T&S).

C'est un petit jeune homme de moins de vingt ans. Ses parents et ses sept frères et soeurs s'embarquent dans une périlleuse aventure. Ils quittent L'Islet, leur paroisse natale du Bas-Saint-Laurent, pour aller s'établir aux États-Unis. Depuis quelques années, des épreuves successives ont frappé la famille.

Le père, Louis-Frédéric, a construit une goélette avec laquelle il faisait du cabotage, c'est-à-dire de la navigation marchande en longeant les côtes. Cette goélette a sombré dans une tempête. Parallèlement à la navigation, Louis-Frédéric exerce la profession d'agriculteur. Depuis quelques années (nous sommes en 1867), les récoltes sont pitoyables. Louis-Frédéric vend donc sa ferme et entraîne sa famille vers l'Illinois, au sud de la frontière canadienne, sur les bords

du lac Michigan. À Kankakee, il paraît que la colonie canadienne-française est prospère.

Un jeune homme pas comme les autres

L'aîné des garçons se prénomme Louis. Sans qu'il le sache, cet exode familial le pousse vers un destin fabuleux. À L'Islet, il a déjà fait preuve de talents hors de l'ordinaire. Dessinateur doué, il est surtout doté d'un tempérament entreprenant. C'est un esprit curieux qui s'attache à comprendre le pourquoi des choses, qu'elles se rapportent aux éléments naturels, aux machines ou aux êtres humains. Rien ne le laisse indifférent. Les obstacles stimulent son imagination. Quand on a près de vingt ans en 1867, on est déjà un homme ou on ne le sera jamais.

Le père, Louis-Frédéric, prend donc un tournant définitif en entraînant sa famille avec lui. Depuis toujours, à ce qu'on dit, les Caron de son ascendance ont été d'excellents charpentiers et de remarquables bâtisseurs. N'ayant pas l'intention de se lancer en agriculture comme la plupart des émigrants canadiens-français qui vont aux États-Unis, Louis-Frédéric sera bâtisseur à son tour. En dépit de l'obstacle de la

(Suite page 8)

(Suite de la page 7)

langue, il a un atout de plus que les autres : son fils Louis, à qui il confie la mission de partir en quête de contrats pour l'entreprise familiale.

Le jeune Louis se distingue

Le jeune Louis se rend à Springfield où il fait insérer une annonce dans le journal local, proposant les services de la famille Caron à quiconque veut construire, agrandir ou rénover une maison ou tout autre genre d'édifice. Il en revient avec un premier contrat en vertu duquel il s'engage à construire cinq maisons dans le port de la ville. À première vue, c'est un engagement très risqué.

Les quelques habitations qui se dressent dans le port sont soumises à des inondations terribles qui finissent par les arracher à leurs fondations. Personne ne veut plus construire à cet endroit. Louis-Frédéric lui-même hésite à honorer le contrat que lui a ramené son fils. Ce dernier montre à son père l'esquisse des fondations sur radier sur lesquelles il se propose d'asseoir ces constructions. Le père acquiesce et bientôt la réputation des Caron est faite aux environs, et même à Saint-Louis, dans l'État voisin du Missouri. La prospérité est au rendez-vous.

Des fièvres complices du destin

Mais bientôt la santé du jeune homme chancelle. Il n'est pourtant pas de faible constitution. Le médecin parle de fièvres qui montent des marais et qui abattent les plus robustes. Louis-Frédéric est tiraillé. Il sait que son fils Louis est plus qu'un bras droit et que la prospérité de leur entreprise repose en grande partie sur son tempérament d'entrepreneur. En même temps, Louis-Frédéric ne peut se permettre de prendre le risque de le perdre pour de bon en le gardant auprès de lui. On renvoie donc Louis au Canada pour un séjour que l'on présume temporaire et qui deviendra permanent pour la suite de l'histoire.

Un avocat qui deviendra un ami influent

En arrivant au Québec, Louis ne retourne pas à L'Islet où il a encore de la famille. Il s'établit plutôt dans les Bois-Francs, à Stanfold qui deviendra Princeville. L'histoire ne nous dit pas les raisons de ce choix. Les historiens avancent l'hypothèse que Louis aurait pu y avoir des liens de parenté du côté de la famille de sa mère.

Sa réputation l'y aurait-elle précédé ou alors, encore une fois, le jeune entrepreneur s'impose-t-il par la

seule force de sa personnalité ? Quoi qu'il en soit, c'est à lui, nouvel arrivant dans la municipalité, que l'on confie le soin de dessiner les plans et de construire la Place du marché. Un an plus tard, Louis épouse Césarée Desrochers en l'église de Princeville. Il a vingt et un ans. Il est désormais bien établi dans la localité.

Encore une fois, tout comme il l'avait fait aux États-Unis, le jeune architecte et constructeur va rayonner aux environs. C'est à Arthabaska qu'il établit cette fois ses pénates pour y bâtir une succession de demeures prestigieuses de style victorien. L'une d'elles, construite pour un jeune avocat ambitieux, va constituer un jalon dans la carrière de l'entrepreneur Louis Caron. Cet avocat du nom de Wilfrid Laurier deviendra l'un des plus éminents premiers ministres du Canada et l'ami fidèle du constructeur de sa maison. On ne peut pas nier que la carrière de Louis Caron ait bénéficié de cette amitié. L'invitation d'un autre personnage important jouera un rôle déterminant dans l'existence de Louis Caron et de ses descendants.

Une proposition qu'on ne peut refuser

Le diocèse de Nicolet vient d'être créé en 1885. Son premier évêque, monseigneur Elphège Gravel, assisté de son coadjuteur monseigneur Joseph-Simon-Hermann Brunault, font à l'architecte et bâtisseur Caron une proposition qu'il ne peut refuser : venir s'établir à Nicolet, la ville épiscopale, et bâtir littéralement avec eux les églises des paroisses de l'entité diocésaine. Les Caron s'installent à Nicolet en 1886. Ils y sont encore. Quatre ou cinq d'entre eux portent toujours le prénom de leur ancêtre.

L'entreprise prend forme

Encore une fois les Caron prennent racine dans un terreau nouveau, cette fois sous la forme d'une tribu élargie. La grande maison érigée par Louis sur la rue Notre-Dame abrite son père, Louis-Frédéric, revenu des États-Unis en compagnie de deux de ses enfants. Lui-même en a déjà sept.

La maison terminée, les Caron construisent aussitôt une manufacture sur un terrain adjacent, à l'arrière. On y fabriquera les ornements de bois des églises, des couvents, palais de justice et autres bâtiments importants, les bancs et les confessionnaux, ainsi que divers autres lambris de bois précieux.

(Suite page 9)

(Suite de la page 8)

Louis-Frédéric, le fondateur de la dynastie d'architectes qui prend forme en cette fin de dix-neuvième siècle, meurt en 1888, quelques années après être revenu des États-Unis pour s'établir à Nicolet auprès des siens.

Une ou deux églises, quelques presbytères, un hôpital ou un couvent par année

La disparition de l'ancêtre Louis-Frédéric coïncide, à quelques années près, avec la mise sur pied de l'entreprise Louis Caron et Fils à laquelle participe au premier chef le fils aîné de Louis qui portera le même prénom que son père. Dorénavant, à Nicolet, on parlera de Louis senior et de Louis junior. L'œuvre de l'un va de pair avec celle de l'autre. Quelquefois, les deux Louis se penchent sur les plans du même édifice ou contribuent, par leur point de vue respectif, à parfaire un projet élaboré en commun.

Entre 1868 et 1926, soit en 58 ans, les Louis Caron senior et junior auront signé les plans ou construit 151 édifices d'importance et d'envergure diverses, dont deux cathédrales, 60 églises et 18 couvents et collèges.

Dans les moments forts de l'entreprise, ces deux hommes auront donné du travail à plus de 200 personnes, plusieurs d'entre elles nicolétaines, les autres provenant des diverses paroisses qui composent aujourd'hui la MRC de Nicolet-Yamaska.

Le génie créateur de Louis Caron senior lui a permis de mettre sur pied une chaîne de production assez unique en son genre. L'entreprise se compose en effet de divers ateliers aux fonctions spécialisées. Il y a d'abord l'atelier de dessin pour les plans, puis un bateau à vapeur, le *Petit Louis*, pour remorquer le bois et le transporter à la manufacture, une scierie pour sécher et préparer ce bois, une forge pour façonnner le fer, une menuiserie doublée d'un atelier de sculpture ainsi qu'un atelier de peinture et de moulage des plâtres. À l'extérieur, l'entreprise compte sur des équipes aguerries pour mener à bien les chantiers de construction, maçons, charpentiers, sous la direction de contremaîtres chevronnés.

Comme une grande famille

La demeure de Louis Caron, sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Nicolet, compte 17 pièces qui abritent des artistes et artisans de diverses disciplines. En premier lieu, un dessinateur d'origine britannique, monsieur P.B. Williams, qui fut l'un des piliers de l'entreprise pendant trente ans. Un autre habitué de la maison se nomme Joseph Uberti. D'origine française, ce peintre est l'auteur des vitraux de la cathédrale de Nicolet. Le musée du Québec possède une douzaine de ses toiles. Des apprentis que Louis traite comme ses propres enfants se joignent à la grande tablée que préside ce vénérable *pater familias*, semaine et dimanche.

Louis Caron s'éteint en 1917 après une carrière de 47 années, laissant entre les mains de son fils Louis junior une entreprise prospère et solidement implantée dans son milieu. Ses œuvres jalonnent encore le paysage de la MRC de Nicolet-Yamaska. En s'inclinant devant la mémoire de son arrière-grand-père, l'auteur de ces lignes sent monter en lui une bouffée de fierté, en espérant que son ouvrage soit à la hauteur de celui dont il porte le nom.

Sources:

Andrée Caron-Dricot, *Les Caron, une dynastie d'architectes depuis 1867*, Éditions Les Racontages, 1997.*

« Cahier souvenir du tricentenaire de Nicolet », Journal *Courrier Sud*, 19 septembre 1972.

* Note de la direction de *Tenir et Servir*

Outre l'histoire de cette illustre famille, l'auteure raconte celle des nombreux édifices érigés par cette lignée d'entrepreneurs et d'architectes. Elle en décrit leurs caractéristiques architecturales avec les termes propres à cet art dont la compréhension est facilitée et enrichie par l'ajout d'une liste de termes techniques accompagnée d'illustrations.

Le livre de Madame Andrée Caron-Dricot est encore disponible. On peut se le procurer en s'adressant à madame Marie-Frédérique Caron, l'une des descendantes de cette grande famille et membre du conseil d'administration de l'Association des familles Caron d'Amérique, en composant le numéro 418-871-1705.

PERSONNALITÉ CARON DE L'ANNÉE 2011

Instaurée en 2001, la distinction « Personnalité Caron de l'année » a pour but d'honorer un membre de notre association dont l'activité professionnelle, scientifique, littéraire, humanitaire, artistique ou sociale rejaillit sur l'ensemble des familles Caron.

Cette distinction s'adresse à tous les Caron de naissance, membres de l'Association.

Je vous invite à nous communiquer le nom de celui ou celle qui, selon vous, mériterait cette distinction de l'Association. Vous devez expliquer brièvement les raisons qui motivent votre choix.

Les propositions doivent parvenir à l'Association au plus tard le 5 août 2011. Un comité les examinera et l'identité de la personne choisie sera dévoilée lors du banquet de notre rassemblement annuel à Saint-Jean-Port-Joli le 25 septembre prochain.

Henri Caron, président

RASSEMBLEMENT 2011

Tel qu'annoncé lors du rassemblement de Lévis en septembre dernier, nous irons à Saint-Jean-Port-Joli, à l'Auberge du Faubourg pour notre rencontre annuelle en septembre 2011. Le conseil d'administration a décidé de faire l'essai cette année de tenir cette activité sur une seule journée.

Il sera quand même possible d'en faire une sortie de fin de semaine pour ceux et celles qui le désirent. Le prochain numéro du bulletin fournira la liste des lieux où vous pourrez coucher le samedi soir. L'Auberge du Faubourg s'engage à réserver quelques chambres pour vous jusqu'à environ un mois avant l'événement. Il y a à Saint-Jean-Port-Joli et dans les environs beaucoup de lieux intéressants à visiter et nous vous les ferons connaître dans ce numéro qui paraîtra en août.

Si nous trouvons les ressources pour l'organiser, il serait possible de tenir, le samedi, un tournoi de golf pour les personnes intéressées à y participer. Nous en reparlerons plus longuement dans le prochain bulletin qui fournira les documents pour l'inscription au rassemblement.

*Henri Caron et Hélène Caron
responsables du rassemblement*

GÉRARD CARON, MAÎTRE FROMAGER

Tenir et Servir remercie cordialement les autorités de *L'Échos des Basques, bulletin de la Société historique de Trois-Pistoles* de nous avoir aimablement autorisés à publier ce qui suit, extrait de l'article paru sous la plume de M. André Ouellet à la suite d'une entrevue avec madame Rose-Alma Caron, fille de M. Gérard Caron.
(Source : *L'Écho des Basques*, vol. 32, p. 51-54.)

Être fromager aux temps héroïques

Gérard Caron, fils du cordonnier Alfred Caron et d'Odélie Paradis, est né à Sainte-Hélène-de-Kamouraska le 5 août 1905. Il était le troisième d'une famille de 15 enfants.

Dès 1906, ses parents déménagèrent à Saint-André-de-Kamouraska. Devenu adolescent, c'est dans une fromagerie de Saint-Alexandre qu'il va travailler. Il rêve d'un métier en laiterie, un métier dont il ferait une carrière. Il parle de son projet à ses proches qui l'encouragent dans son orientation. Et on l'encourage d'autant plus que ce métier est fort prisé en cette période où les fromagers diplômés sont fortement sollicités.

Il entreprend donc des études en ce sens à l'École de laiterie de la province de Québec de Saint-Hyacinthe. Il obtient un premier certificat dit Certificat d'expert-essayeur de lait le 31 mars 1926. Trois ans et demi plus tard, alors qu'il réside à Saint-Éleuthère, il reçoit son Diplôme de fabricant de fromage en date du 19 décembre 1929. Désormais, il peut se présenter dans n'importe quelle fromagerie pour y exercer son métier.

Mariage et première affectation

Nous sommes le 18 avril 1928 et c'est jour de mariage entre Gérard Caron et Yvonne Bélanger. Yvonne, native de Sacré-Cœur de Rimouski, est la fille de Jean-Baptiste et d'Émérentienne Couillard. Gérard l'a connue au cours de l'hiver 1928 quand elle est venue travailler chez l'un des voisins des Caron.

Une semaine après les noces, les nouveaux mariés vont prendre un appartement à Saint-Éleuthère car c'est à la fromagerie de l'endroit que les services de Gérard sont requis. Il leur faudra alors faire le trajet jusqu'à Saint-Alexandre et, de là, utiliser une voiture à cheval pour franchir les quelque 20 milles (36 km) qui les séparent encore de Saint-Éleuthère.

Déménagement à Squatec

Les responsables des fromageries de l'époque comptent sur les services d'un fromager diplômé pour bien réussir et valider leurs produits. Ce sont sans doute de tels motifs qui incitent Gérard, en 1929, à retourner à Saint-Hyacinthe pour obtenir son diplôme en fromagerie. Et c'est probablement en raison de ce diplôme que Gérard Caron est sollicité par l'inspecteur David Bélanger – futur maire de Trois-Pistoles – pour prendre en charge la fromagerie de Squatec.

Comme le raconte Rose-Alma, le voyage à Squatec depuis Saint-Éleuthère n'a rien d'une sinécure. Il faut se préparer, prendre le train pour Edmundston, revenir à Cabano et, de là, prendre une voiture à cheval pour faire 18 milles en plein bois et traverser le lac Témiscouata avant le dégel. Si on avait attendu le dégel, il aurait été trop tard pour commencer à la fromagerie. C'était ça, le transport du temps. Et n'oublions pas qu'en même temps, les Caron effectuaient un déménagement.

Nous sommes donc en avril 1930 quand les Caron s'installent à Squatec dans une maison qui appartenait à Joseph Viel, celui-là même à qui on reconnaît le titre d'ancêtre pionnier de la paroisse. À Saint-Éleuthère, Yvonne avait donné naissance, le 12 mai 1929, à Roland qui est décédé 10 jours plus tard. À Squatec, elle donnera naissance à Rose-Alma le 20 août 1930 et à

(Suite page 12)

(Suite de la page 11)

Lucien, le 5 novembre 1932. Ce dernier décédera le 10 novembre 1933.

L'incendie d'octobre 1930

Gérard travaille à la fromagerie locale et aide Yvonne dans ses nouvelles installations. Mais voilà que le 13 octobre un incendie qui origine de la grange anéantit trois bâtiments dont la maison. *Mes parents, nous dit Rose-Alma, se trouvent désesparés... les gens ont été très généreux. L'hôtelier nous a hébergés durant une quinzaine de jours et d'autres nous ont donné ce qu'ils pouvaient.* Après un certain temps, la petite famille s'installe dans une seconde maison appartenant également à Joseph Viel, située en face de l'église. Elle y demeurera environ sept ans.

Un magasin

Gérard travaille régulièrement à la fromagerie de 1930 à 1934. Pour arrondir le revenu familial, Gérard se fait taxi et aménage un petit magasin où l'on vend les denrées essentielles pour cuisiner : cassonade, sucre blanc, farine, orge, fèves, lard salé... Tout ce que l'on vend, ou presque, est en vrac et chaque fois il faut mettre la marchandise dans des sacs et peser le tout et faire les emballages à la main. Souvent il y a des échanges de produits du magasin contre des produits frais de la ferme. Gérard approvisionnait son commerce à partir de Notre-Dame-du-Lac. Avec une voiture à cheval, il lui fallait deux jours pour remplir cette tâche. Durant la première journée, il se rendait sur les lieux et achetait les provisions nécessaires. Sur le chemin du retour, il s'arrêtait à Cabano pour la nuit. Le lendemain, il reprenait la route pour se rendre à Squatèc.

Un commerce convivial

Le magasin des Caron est plutôt particulier. Les gens y venaient à la fois comme clients et comme visiteurs en attente des événements religieux. À l'occasion, par exemple, des quarante heures, de la messe du dimanche, des vêpres,... les visiteurs prenaient place dans la cuisine, blaguaient et discutaient. Ils mangeaient les biscuits qu'ils

achetaient du côté du magasin et buvaient le thé que les Caron leur versaient du côté de la cuisine.

Des voyages incessants

Depuis 1928, il a énormément voyagé et dans des conditions souvent très difficiles. *Mon père devait pour se rendre, par exemple, à Saint-Vianney, aller d'abord à Cabano – une distance de 18 milles – où il montait à bord du Témis qui le conduisait à Rivière-du-Loup, dans un premier temps. De là, il montait dans l'Express pour se rendre à la gare la plus rapprochée de Saint-Vianney. Une fois descendu du train, il lui fallait encore, et souvent tard le soir, louer les services de quelqu'un pour se rendre sur les lieux de son travail.* Le trajet de retour n'était pas plus simple. Et pour ajouter aux complications, il achevait de fabriquer le fromage dit du soir, très tard dans la nuit. Un tel parcours était encore plus problématique pendant les jours d'hiver et les tempêtes. Et si le fromager a la résistance nécessaire pour tenir le coup, on ne peut en dire autant de sa chère Yvonne. Les voyages en voiture sont devenus une constante dans la vie des Caron.

Réorientation de carrière

Le fromager des années 1940 est devenu un travailleur itinérant. Il doit vivre avec les aléas de la nouvelle réalité. Les beurreries s'implantent au détriment des fromageries. Il fallait pour continuer d'y travailler répondre à une demande dont la provenance était en continual changement et pour une durée de travail beaucoup plus brève. Après 1945, les demandes d'un maître fromager se raréfient; les conditions de travail se détériorent. Il arrive que, après que l'on ait ramassé les pommes de terre, l'on donne les restes (cottons et feuilles) aux vaches. La couleur du lait passe du blanc naturel au vert pâle; son goût n'est plus du tout le même. Pour le fromager, c'est la catastrophe ! Il ne peut plus produire un bon fromage ; celui qu'il produit en ces occasions a déjà perdu beaucoup de valeur. Puis, l'hiver venu, la production de lait s'arrête, ce qui met un terme à la production du fromage. Gérard

connaît donc le chômage. Après bien des démêlés, il retirera son premier chèque d'assurance-chômage en 1943.

À compter de 1952-1953, Gérard Caron, le maître fromager, doit réorienter sa carrière. Habile comme ouvrier, il travaillera un peu dans l'atelier chez Joseph Soucy. Mais il sera surtout employé à la préparation des lieux où doivent être exposés les défunt. Il continuera avec M. Roger Rioux, acquéreur du salon de M. Joseph Soucy vers 1957.

Quelques entreprises de sciage vont aussi employer Gérard Caron dans leurs cours à bois. Il sera pendant un certain temps gardien de nuit au

moulin d'Henri Duval. Il achèvera ses années sur le marché du travail à la SAQ, la Commission des liqueurs, comme on disait à l'époque.

En 1970, à l'âge de 65 ans, Gérard Caron, ex-maître fromager, prend sa retraite où la sédentarisatation sera enfin réalité. Avec sa chère Yvonne et leur fille Rose-Alma, il goûte tranquillement la dernière portion de sa vie. Yvonne décédera le 26 novembre 1983 et lui, il ira la rejoindre le 15 mars 1986.

L'Association des familles Caron d'Amérique considère Gérard Caron comme un témoin important de son époque.

CARON PERSONALITY FOR 2011

Established in 2001, the Caron Personality of the Year Distinction is meant to honour a member of our Association whose professional performance in the fields of science, literature, humanitarian, artistic or social activities has reflected on the whole of the Caron families.

This distinction addresses all Carons by birth who are members of the Association.

I invite you to send us the name of the person who, according to you, would merit this honour. You must explain briefly the reasons for your recommendations.

The propositions must reach the Association before the 5th of August. A committee will examine them and decide on a winner. The identity of the lucky person will be unveiled at the banquet during our annual gathering in Saint Jean Port Joli on the 25th of September, 2011.

Henri Caron

ANNUAL REUNION 2011

As announced at the reunion in Lévis last September, the 2011 annual gathering will be held at the *Auberge du Faubourg* in Saint Jean Port Joli in September. The Administrative council has decided, for trial purposes, to make it a one day activity.

For these who will be there, it will still be possible to enjoy a weekend outing in the region. The next bulletin will publish the list of places where accommodation is available. The *Auberge du Faubourg* will hold a certain number of rooms until one month before the date of the event. There are in Saint Jean Port Joli many interesting places that we can visit and we will list them also.

If we find the resources to organize it, we will hold a golf tournament on Saturday for the persons who want to participate. We will give you more details in the August bulletin.

*Henri Caron and Hélène Caron
organizers of the reunion*

MARIE-MARTHE, UNE PASSIONNÉE DE GÉNÉALOGIE

Tenir et Servir remercie Le Hublot, journal communautaire de l'Islet, de nous avoir aimablement autorisés à publier ce texte paru dans ses pages, volume 14, no 9, septembre 2010.

Aux limites de l'Islet et Saint-Eugène, sur le boulevard Nîlus-Leclerc, Marie-Marthe Caron, une dame fort attachante, habite depuis toujours la très jolie maison ancestrale toute blanche avec son toit de tôle rouge. Mais c'est qu'elle a toute une histoire, cette magnifique demeure ! Bâtie en 1884 par Alfred Leclerc, des métiers à tisser *Leclerc*, la propriété a été vendue par son frère Alphonse Leclerc, industriel de Bras d'Apic, le 16 janvier 1921 au grand-père de Marie-Marthe, Joseph-Octave Caron, agriculteur de Saint-Cyrille. Par la suite, elle a été cédée à son père Joseph-Maxime-Thomas Caron (*alias* Joseph-Octave), cordonnier de profession durant 50 ans.

Ses origines

Mais qui est donc cette dame à l'œil vif, au regard allumé et très alerte pour son âge ? Je vous trace, en quelques lignes, un bref portrait. Marie-Marthe, originaire de Saint-Eugène, a donc passé toute sa vie dans cette maison qui a l'avantage d'avoir gardé son cachet d'autan grâce à ses bons soins. Cadette d'une famille de deux enfants, Marie-Marthe est née à Saint-Eugène le 12 novembre 1926. Elle a fait ses études au couvent de sa paroisse avec les sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier. Durant sa jeunesse, elle s'est occupée de différents travaux autant sur la ferme familiale qu'à la maison pour aider sa mère, Mathilda Bernier. Elle aide aussi son père à la cordonnerie où elle effectua, entre autres, des tâches de comptabilité. Tout en feuilletant l'album photos de famille, elle me raconte qu'elle occupait ses loisirs de jeunesse à la broderie et au tricot, à pratiquer le patin et le ski de fond ou encore à se baigner dans la rivière Petit Moulin (ou Sauvage) située derrière la maison paternelle. Elle faisait aussi partie du mouvement des Jeunesses agricoles catholiques (JAC).

Le goût pour la recherche

Dans les années 1970, notre future chercheuse commence à développer un intérêt marqué pour la recherche généalogique lorsque son oncle Raymond désirait retracer les origines de sa famille. C'est aussi par le bouche à oreille qu'elle se fera connaître auprès des gens de la paroisse, et même de l'extérieur, désireux eux aussi de relever les traces de leurs ancêtres. Elle se met à consulter monsieur Louis St-Pierre qui s'intéresse aux archives ainsi que divers ouvrages sur le sujet, notamment des actes de maria-

ge, des avis de décès et les différents livres et registres de plusieurs paroisses : L'Islet, l'Islet-sur-Mer, Saint-Eugène, Saint-Cyrille, Saint-Aubert, Cap-Saint-Ignace, Montmagny et même l'Île-aux-Grues.

Elle a réalisé la généalogie des familles Bernier et Caron dont elle est issue, en remontant à leurs origines jusqu'en France. Elle effectuera aussi une recherche historique pour trouver les premières terres concédées à Saint-Eugène dans le cadre du 125^e de Saint-Eugène, travaux qui sont consignés aux pages 143 à 153 du livre commémoratif *D'entre vous jusqu'à nous*. Elle entreprend une recherche de photos des différents maires de Saint-Eugène. Dans le cadre du 325^e de l'Islet, elle fournira des photos des communians pour la tenue d'une exposition. Notre chercheuse ne s'arrête pas là. Elle continue toujours ses recherches sur les lots de la paroisse et elle a parachevé dernièrement une liste des gens de Saint-Eugène qui sont allés s'établir en Abitibi. Comme son père s'était engagé à la guerre de 1914-1918, l'idée lui est venue d'effectuer des recherches sur les médailles de service reçues par les soldats originaires de Saint-Eugène. Elle me montre d'ailleurs plusieurs photos de son père en habit militaire. Elle garde, avec un soin jaloux, son journal personnel et son livret de paye lorsqu'il servait dans l'armée.

Une femme impliquée dans sa communauté

Cette femme active a fait partie et fait encore partie de différents comités ou d'associations bénévoles : elle est membre du cercle de Fermières de Saint-Eugène, membre à vie de l'Association des familles Caron d'Amérique, membre des Enfants de Marie, de l'Âge d'Or, du Mouvement des Femmes chrétiennes, membre fondatrice du Comité pastoral des malades. Elle fut aussi membre du comité du livre du 125^e de Saint-Eugène. Marie-Marthe s'est aussi occupée de ses parents malades et pratiquera durant plusieurs années du bénévolat en visitant des malades et en allant distribuer la communion. Elle fut aussi lectrice pour la messe au Centre d'accueil de Saint-Eugène pendant 18 ans.

J'ai passé un avant-midi passionnant avec cette femme qui a le souci de préserver l'histoire et de conserver précieusement les documents qui sont les témoins indéniables de notre passé. Je voudrais lui exprimer toute ma gratitude de m'avoir reçue chez elle si gentiment et d'avoir contribué à élargir mes connaissances sur l'histoire de Saint-Eugène et de ses habitants.

Évelyne Pigeon, Saint-Eugène de l'Islet

RACINES...

« Moi, je suis né dans une cabine d'hôtel ! »

Surprenante affirmation, digne d'un quiz télévisé et qui n'est pourtant que la stricte vérité. Construit – ou peut-être tout simplement re-construit – par un dénommé Wilfrid Duval, homme d'affaires et marchand de bois, l'*Armstrong Inn and Cabins* était le descendant direct du relais de poste et auberge établi vers 1837 sur la nouvelle grand-route de Québec à Boston, à la barrière des douanes qui commandait la sortie sud du pont de la rivière du Portage, par un certain James Armstrong — installé en ces lieux depuis 1825 peut-être et employé du premier douanier en titre Antoine-Charles « Linière » Taschereau, propriétaire terrien et spéculateur, de la famille des seigneurs de Sainte-Marie de Beauce, dont le surnom sera donné à un *canton* (c.-à-d. un *township*) et éventuellement à la municipalité de Saint-Côme. Cet Armstrong, lui, donna son nom à ce lieu-dit et plus tard au bureau de poste qu'on y trouva pendant quelques décennies. Tout le hameau avait été défriché à partir de 1830 sinon avant par des colons irlandais presque tous protestants (presbytériens), couramment appelés « les Écossais », qui occupaient ainsi les deux côtés du chemin du Kénèbec, de la limite sud de la dernière des seigneuries de la Nouvelle Beauce — le fief « Saint-Charles de la Belle Alliance » c'est-à-dire Jersey Mills — jusqu'à la frontière ou à peu près. Mon père racontait que lorsque la frontière elle-même fut finalement fixée et tracée (après 1842), l'un d'eux se serait retrouvé aux États-Unis, du mauvais côté « des lignes » par quelques centaines de *pieds*, et aurait dû déménager de nouveau plus au nord ! Légende « rurale » que celle-là ? Nous laisserons la réponse aux historiens « professionnels ».

À partir de la guerre de 1914 environ, peu à peu forcés de voisiner avec les Acadiens « rescapés » de la Côte-Nord et d'autres Canadiens français qui s'installaient dans ce qui était devenu en

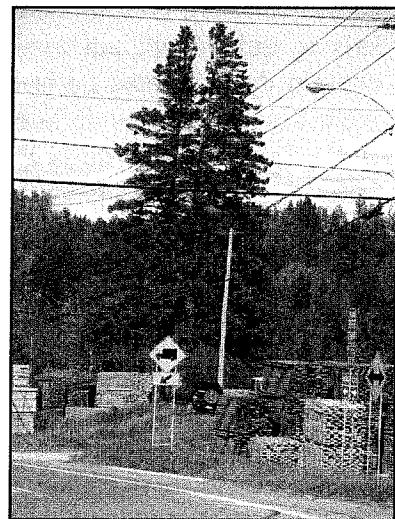
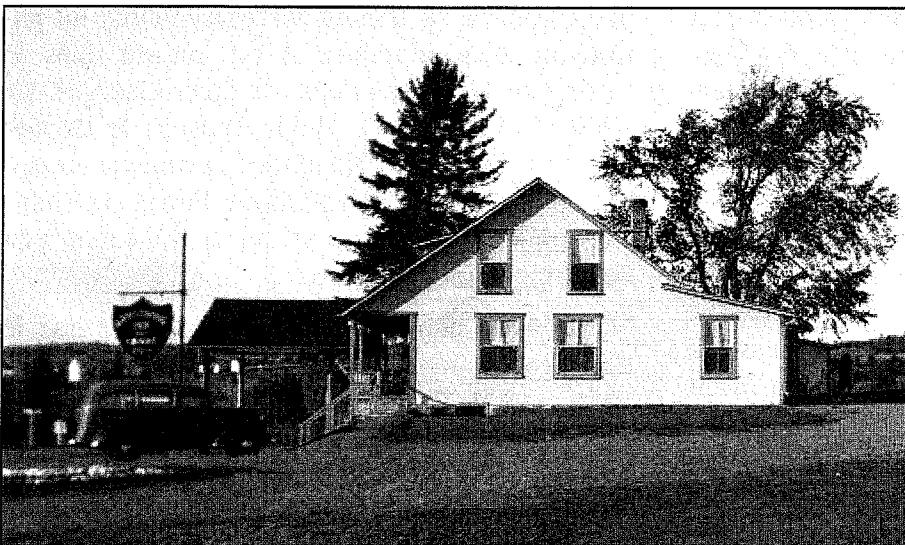
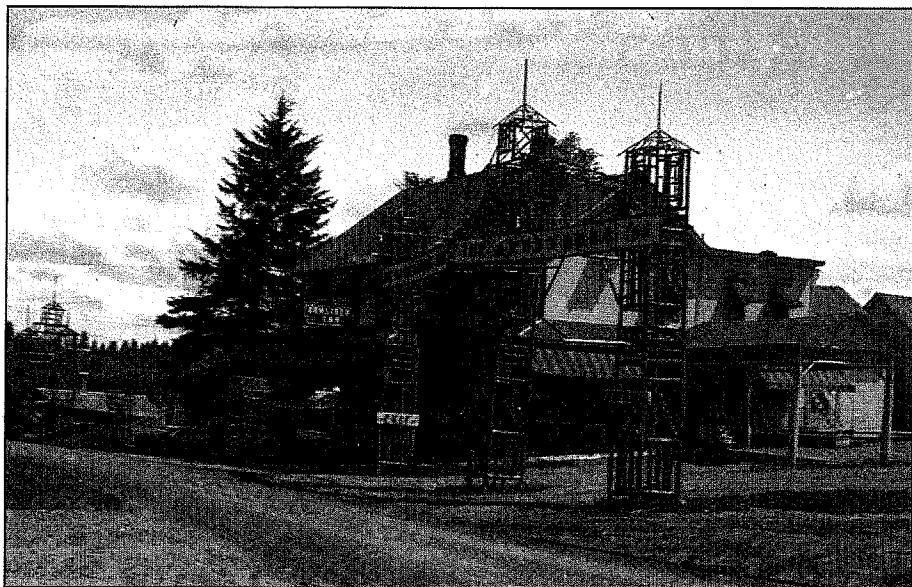
1851 la paroisse de Saint-Côme puis en 1886 la paroisse de Saint-Théophile, pour la plupart sans enfants prêts à hériter de leur terre, ils s'exilèrent vers les Cantons de l'Est, l'Ontario, paradoxalement les États-Unis même. La mission presbytérienne de Marlow disparut avec eux, mais pas celle de Jersey Mills, du moins pas tout de suite.

En 1946 mourait le vieux monsieur Eddy Wintle, grand-père du docteur Paul Wintle-Desrusseaux, en son temps célèbre médecin de l'hôpital Jeffery Hale et champion de natation ; j'avais toujours cru que le vieux était Écossais et donc protestant mais, comme sa femme Margaret Scully au patronyme bien irlandais, il est enterré dans le vieux cimetière *catholique* de Saint-Georges. En 1949 (?) mourait M. Willie Wilson, le dernier des « Écossais » du Kénèbec ; la rumeur voulait que le bon curé Louis-Philippe Fortin de Saint-Théophile l'aurait converti au catholicisme peu de temps avant son décès.

Ne subsiste plus guère de cette épopée que le cimetière de *Marlow*, datant du début des années 1880 paraît-il et aujourd'hui pratiquement abandonné, qui surplombe la vallée de la rivière Wilson, près de l'ancienne terre des Plante, derrière une cour à bois et qui est maintenant assiégié par des piles de billes prêtées à l'expédition ; curieusement, je croyais me souvenir d'y avoir vu à l'été 1950 — j'avais 12 ans — une dalle grise posée au ras du sol et qui portait la date de 1776 ! À croire que certains Loyalistes auraient déménagé leurs morts. En septembre 2006, je ne l'ai bien sûr pas retrouvée ; le foin et les fardoches n'ont pas été coupés là depuis longtemps... sans parler des monuments cassés, vandalisés, mis en tas, etc.

Revenons à l'*Armstrong Inn* : passé entre plusieurs mains avant celles d'un certain Dave Héon, Franco-Américain dont l'épouse se prénomma Lina, cet ancêtre des motels offrait à

(Suite page 17)



(En haut) L'hôtel *Armstrong*, avant l'incendie de mars 1939. Vers la droite, la maison mitoyenne que nous habitions au moment du sinistre. (Au milieu) L'hôtel reconstruit. Cette photo doit dater de 1941. Enfant, j'ai voyagé dans cette *Chevrolet Suburban* de la fin des années 30. (Photos de famille. Tous droits réservés) (En bas) 27 septembre 2006 : ne subsistent plus que les arbres immédiatement au nord du site de l'hôtel (Photo F. C.).

(Suite de la page 15)

ses clients surtout américains, comble d'exotisme, une dizaine de cabines en bois rond* tournant le dos à la route et ouvrant leur façade vers la rivière du Portage et plus tard vers un petit lac artificiel creusé dans une *bog* tout près de cette rivière, et cinq autres cabines, moins pittoresques, en clins de bois peint, chauffées par une « truie » et donc plus ou moins habitables en hiver, dont trois sises presque en face de la Douane et qui étaient louées à des fonctionnaires fédéraux et leur famille.

C'est la plus rapprochée de l'hôtel que mes parents habitérent après leur mariage et où je vins au monde, un **quatorze juillet** – autre affirmation digne d'un quiz télé... – le « quatorze, zéro-sept, trente-huit ». À cette date, le premier ministre du Dominion (ou « Puissance... ») du Canada s'appelait William Lyon Mackenzie King ; celui de la « province » de Québec, Maurice Le Noblet Duplessis ; le maire de Québec était Lucien Borne ; le pape était encore Pie XI et l'archevêque de Québec était Jean-Marie-Rodrigue cardinal Villeneuve, oblat de Marie-Immaculée...

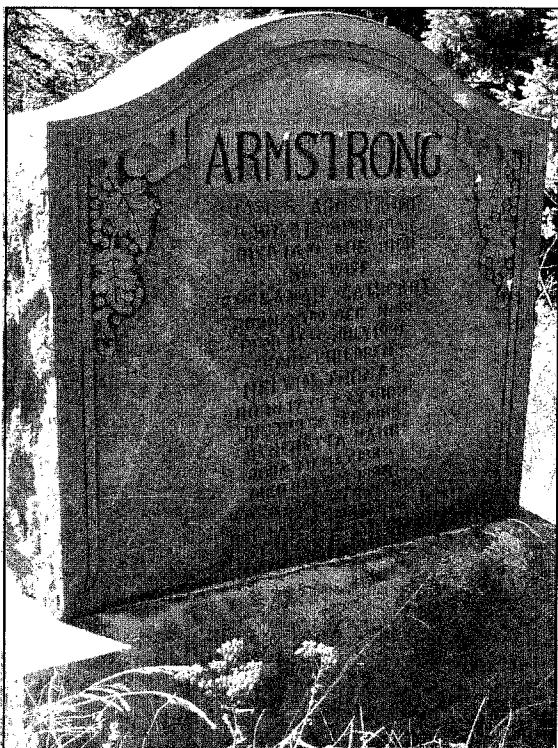
À l'automne 1938, nous emménagerons dans la maison mitoyenne de l'hôtel... pour y passer au feu en mars 1939 et réintégrer la cabine.**

Fabien Caron

* Une de celles-ci avait déjà été déménagée en amont de la Douane ; recouverte de clins de « cèdre » et réisolée, agrandie par une annexe du côté nord qui abritait la chambre des maîtres je crois, elle avait assez fière allure et était habitée par la famille de M. Prudent Gosselin, un des douaniers, ami de Papa (en septembre 2006, elle était encore là et habitée mais avait été dépoillée de son annexe). Les deux plus jeunes des enfants Gosselin, Julien et Juliette, nés en 1932, sont jumeaux ; papa était le parrain de cette dernière.

** Les cabines en bois ronds semblent être disparues vers 1958, année où la route 23, aujourd'hui la 173, fut refaite, élargie et déplacée, tout comme le pont, un peu vers l'ouest, passant sur l'ancien court de tennis de l'hôtel. Les autres cabines disparaissent aussi, l'une déménagée paraît-il jusqu'à Saint-Georges, dans le quartier dit « du village Morency ». Peu à peu assiégié par les piles de bois d'œuvre du moulin à scie, l'hôtel lui-même fut abandonné puis démolí dans les années 90. L'ancienne douane, un temps occupée par une « binerie », est maintenant une maison privée.

N.B. : on peut depuis peu voir sur Internet un *Google Street View* du coin des deux routes, capté sur 360 degrés à peu près devant l'endroit où se trouvait l'entrée de l'*Armstrong Inn*. Partout, que des piles de madriers tout gris. Là aussi, le passé est bien mort...



(En haut) Dans le cimetière de Marlow à Armstrong (Photo F. C., 27 septembre 2006). **(En bas)** Devant la cabine, printemps 1939, donc après l'incendie. Bébé Fabien dans les bras de sa maman (Photo de famille. Tous droits réservés.).

MARIE-MARTHE, A PASSION FOR GENEALOGY

Tenir et Servir wants to thank *Le Hublot*, the local newspaper of l'Islet, for authorizing us to publish this text from its pages, Volume 14, No. 9, September 2010.

On the outskirts of l'Islet and Saint Eugène, on Nilus -Leclerc Boulevard, Marie Marthe Caron, a very nice lady, has always lived in a very pretty ancestral white house with a red tin roof. The magnificent home has quite an interesting story. Built in 1884 by Alfred Leclerc (of *Leclerc* weaving looms fame), the property was sold by his brother Alphonse Leclerc, industrialist from Bras d'Apic, on the 16th of January 1921, to Marie-Marthe's grandfather, Joseph Octave Caron, a farmer from Saint Cyrille. After a while it was ceded to her father, Joseph Maxime Thomas Caron (a.k.a. Joseph Octave), a shoemaker for 50 years.

Her origins

But who is this lady with bright eyes and so very alert for her age? I will draw for you in a few lines a brief portrait. Marie Marthe Caron, from Saint Eugène, has spent all of her life in that house which has kept its antique style due to proper maintenance. The younger of two children, Marie Marthe was born in Saint Eugène on the 12th of November 1926. She went to school in her home village, at the convent of the Sisters of *Saint-Joseph-de-Saint-Vallier*. During her teens she did the odd chores on the family farm and around the house to help her mother, Mathilda Bernier. She also helped her father in the shoemaker shop, mostly doing accounting. Looking through a photo album, she tells me that when she was young, her pastime was knitting and doing embroidery. She also enjoyed skating, cross country skiing and during the summer she would often go swimming in the Petit Moulin (or Sauvage) river located behind their house. She was also a member of the *Jeunesse agricole catholique* (JAC) movement.

A taste for research

During the 1970's, the future researcher began to develop an interest for genealogy, when her uncle Raymond wanted to find his family origins. It is by mouth to ear that she became known in the village and even on the outside because more and more people were looking to find their ancestors. So she began by consulting Mr. Louis St-Pierre who was interested in the archives and worked on the

subject, notably marriage contracts, death certificates, and registers in many parishes: L'Islet, l'Islet sur mer, Saint Eugène, Saint Cyrille, Saint Aubert, Cap Saint Ignace, Montmagny, and even Île aux Grues.

She has done the genealogy of the Carons and Berniers going all the way back to France. She also did historic research to find the first parcels of land that were conceded in Saint Eugène, works recorded on pages 143 to 153 of the commemorative book *D'entre vous jusqu'à nous*. She did the research for the photos of the different mayors of Saint Eugène. On the occasion of the 325th anniversary of l'Islet, she collected the pictures of communicants for an exhibition. Her research did not stop there. She is still carrying research on the parish land lots and recently came up with a list of the people from Saint Eugène who have moved to Abitibi. As her father was enrolled in the army and went to the war (1914-1918), she decided to do research on the service medals received by the soldiers who were from Saint Eugène. She showed me many photos of her father dressed in his military uniform. She keeps his personal journal and the pay booklet that he received when he was in the service.

A woman involved in her community

This active woman has been and still is part of different committees and associations of volunteers: she is a member of the *Cercle des Fermières* in Saint Eugène, life member of *l'Association des familles Caron d'Amérique*, member of the *Enfants de Marie*, of the Senior Citizens group, of the *Mouvement des femmes chrétiennes*, and founding member of the *Comité pastoral des malades*. She was also a member of the committee for the book on the 125th anniversary of Saint Eugène. Marie-Marthe, for many years, was also looking after her sick parents and for several years was visiting the sick and bringing them communion. And for 18 years she was also a lay reader during mass at the *Centre d'accueil de Saint Eugène*.

I spent a memorable afternoon with this woman who wants to preserve history and precious documents that bear witness to the past. I want to express my gratitude for welcoming me in her home and having contributed to enlarge my knowledge on the history of Saint Eugène and its inhabitants.

Éveline Pigeon, Saint Eugène de l'Islet

LUCIEN CARON

« Un grand nous a quittés »

(Titre du courriel de Robert Caron, Laval, à Victor Caron)

Nous savons peu de choses sur le parcours de vie de Lucien.

Il naît le 27 août 1905, à Saint-Éphrem de Beauce. Il fait ses études primaires dans sa paroisse natale. Ses études du baccalauréat ès arts terminées, il poursuit ses études en génie civil à l'Université Laval. Le 12 juin 1947, il épousait Gisèle Malo avec qui il eut trois enfants : Michel, André et Sylvie. Il nous quittait le 28 décembre dernier, âgé de 95 ans.

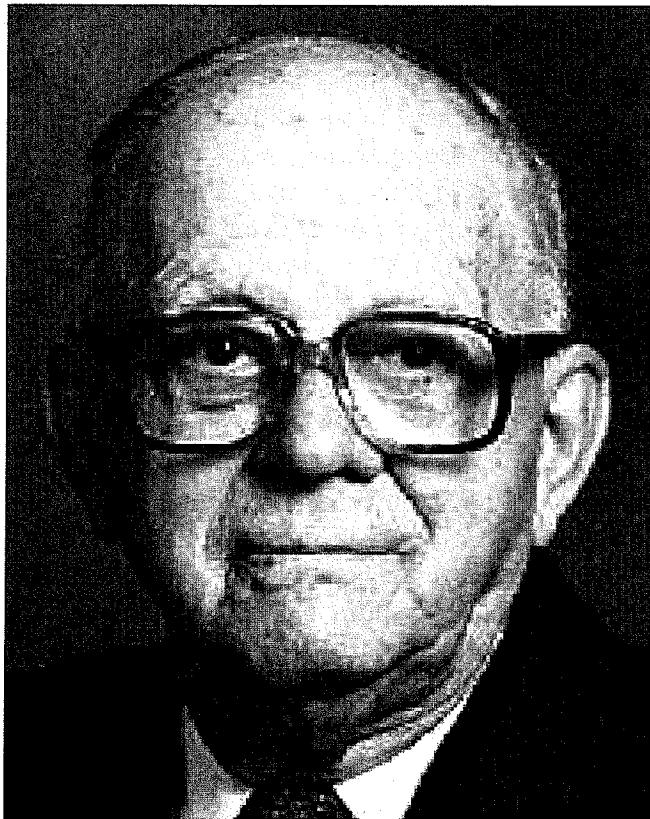
Il a exercé sa profession à la ville de Montréal et pour des firmes d'ingénieur conseil dont la firme Lalonde et Valois. La ville de Montréal lui doit un pont. Sa pensée a dû souvent se tourner vers sa patrie beauceronne car il lui a construit l'église de l'Assomption à Saint-Georges.

À l'exemple de ceux qui fuient les feux de la rampe, Lucien a toujours aimé exercer sa profession d'ingénieur avec le souci de la précision et de la perfection sans rechercher les honneurs. Sa vie aura été une éloquente illustration de notre devise : **Tenir et Servir**.

Son implication dans l'Association

Il m'est bien difficile de dire quand exactement Lucien est apparu dans le travail de généalogie des Caron d'Amérique. Cependant, en me basant sur la méthode d'identification des descendants de Robert et de Marie Crevet ainsi que de la descendance d'autres familles venues par la suite s'installer en Nouvelle-France, je puis en déduire qu'il y fut dès les premiers moments.

En effet, le premier répertoire de la Généalogie des Caron d'Amérique est publié en 1986 et porte déjà le mode d'identification qu'on retrouve dans les éditions de 1989 et de 1996. Sa méthode



est basée sur une lettre entre deux nombres. Par exemple, 6R302 signifie que cette personne est un descendant de Robert, un des fils de Robert, qu'elle est de la 6^e génération et la 302^e inscrite. Il s'agit, dans ce cas-ci de Prudent Caron, époux de dame Philomène Gamache. Les descendants de Joseph, Jean-Baptiste et Pierre sont identifiés respectivement par les lettres J, B et P entre les deux nombres.

Le chercheur

Quelques témoignages concordants et en premier lieu celui de Gisèle, son épouse, nous ont révélé que Lucien, une fois retraité, passait beaucoup de temps à la Bibliothèque et archives nationales du Québec à dépouiller registres paroissiaux,

(Suite page 20)

(Suite de la page 19)

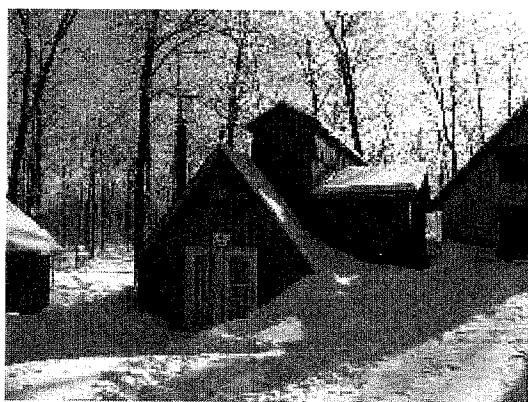
recensements, dictionnaires et monographies familiales à la recherche des centaines et des milliers de Caron épargnés dans toute l'Amérique du Nord.

Il recopiait à la main toutes les informations nécessaires ou simplement utiles qu'il transmettait ensuite à son ami Louis-Philippe, alors à Saint-Michel de Bellechasse, pour enregistrement électronique. Robert de Laval a aussi été impliqué dans ce processus. Il avait, nous dit-il, parfois de la difficulté à décoder les notes de Lucien. Après la publication de la troisième édition, il diminua considérablement pour cesser définitivement, sa vue faiblissant, peu avant le tournant du siècle.

Le temps que Lucien a donné à ces travaux de fondation de notre répertoire général est inestimable. Qu'on pense qu'à partir d'un nom, il faille trouver dans plusieurs sources possibles puis remonter la lignée à travers ces mêmes sources et, à chaque étape, enregistrer manuellement les faits requis et attribuer le numéro d'identification. Qu'on pense aussi aux innombrables possibilités d'erreur en raison des nombreux homonymes et de l'écriture parfois illisible dans certains registres et on se fera une bonne idée du mérite de Lucien et de l'ampleur de son travail. Il fut un solide pilier du répertoire généalogique de notre association.

Oui, vraiment, « *un grand nous a quitté* ».

Victor Caron
avec la collaboration de Robert (Laval)
et de Jeannine (Saint-Eugène)



LUCIEN CARON

"A great man has just left us" (*Un grand nous a quitté*)

(Title of the email sent to Victor by Robert Caron)

We know very little about Lucien's life.

He was born in Saint Éphrem in Beauce on the 27th of August, 1905. He went to school in his home village. Once his classical *B. A.* was completed, he went to Laval University to study civil engineering. On the 12th of June, 1947, he married Gisèle Malo with whom he had three children: Michel, André, and Sylvie. He left us on the 28th of December, 2010 at the age of 95.

He worked for the city of Montréal and for the engineering firm Lalonde and Valois. The city of Montreal owes him a bridge; he also built the church of the Assumption in Saint Georges in Beauce.

Like those great engineers who preceded him, Lucien always practiced his profession with precision and perfection without looking for honors. His life will have been an eloquent illustration of our motto: *Tenir et Servir*.

His involvement in the Association

I cannot say when Lucien appeared in the creating of the genealogy of the Carons of America. However, based on the method of identification of the descendants of Robert and Marie Crevet, and also in the descendants of other families who came later to New France, I can say that he was there from the very beginning.

In fact the first genealogical repertory of the Carons of America was published in 1986 and shows the identification that we find in the editions of 1989 and 1996. His method is based on a letter between two numbers.

For example, 6R302 shows that this person is a descendant of Robert, one of Robert's son, he is of the 6th generation and the 302nd inscribed. He is in this case Prudent Caron, husband of Mrs. Philomène Gamache. The descendants of Joseph, Jean-Baptiste and Pierre are identified respectively by the letters J, B and P between the two number.

(Suite page 30)

GÉRARD CARON, CHEESE MAKER

Tenir et Servir cordially thanks the authorities of *L'Écho des Basques, bulletin de la Société historique de Trois-Pistoles* for giving us permission to republish excerpts of the article published by Mr. André Ouellet, following an interview with Mrs. Rose Alma Caron, the daughter of Mr. Gérard Caron. (From *L'Écho des Basques*, Vol. 32, p. 51-54)

Being a cheese maker during heroic times

Gérard Caron, the son of the shoemaker Alfred Caron and Odile Paradis, was born in Sainte Hélène in Kamouraska on the 5th of August 1905. He was the third of a family of 15 children. In 1906 his parents moved to Saint André in Kamouraska. As a teenager he began to work at the cheese factory in Saint Alexandre. He dreamt of a trade in the dairy business where he would make a career. He informed the members of his family of his intentions and they all encouraged him. Everybody encouraged him for a good reason, because at that time qualified cheese makers were in high demand.

So he began his studies at the provincial dairy school in Saint Hyacinthe. He obtained his first *Certificat d'expert-essayeur de lait* on the 31th of March, 1926. Three and half years later, while he was living in Saint Éleuthère, he received his cheese maker's diploma dated December 19th, 1929. From now on he could go to any cheese factory to practice his trade.

Marriage and first appointment

We are on the 18th of April and it is the day that Gérard Caron and Yvonne Bélanger are getting married. Yvonne, a native of Sacré Coeur in Rimouski County, was the daughter of Jean Baptiste Bélanger and Émérentienne Couillard. Gérard had first met her during the winter of 1928 as she was working at a neighbor's home.

One week after the wedding Gérard and his bride took an apartment in Saint Éleuthère because it was at the local cheese factory that he would be working. They had to travel by train to

Saint Alexandre and from there use a horse buggy to travel the remaining 20 miles (37 km) to Saint Éleuthère.

Moving to Squatec

The owners of cheese factories of that time required the services of a graduate cheese maker to supervise and validate their products. That is the reason that Gérard, in 1929, went back to school in Saint Hyacinthe to obtain a diploma in cheese making. It is probably because of the diploma that Gérard was solicited by Inspector David Bélanger, the future mayor of Trois Pistoles, to take charge of the cheese factory in Squatec.

As told by Rose Alma, the trip from Saint Éleuthère to Squatec was not an easy go. First they had to get organized, take the train to Edmunston, come back to Cabano and then, with horse and sleigh, ride 18 miles through the forest, and cross Lake Temiscouata before it thawed. If one waited after the thaw, it would have been too late to start work at the cheese factory. Such was transportation in those times. And they were also moving their belongings. It is then in 1930 that Gérard and his wife settled in Squatec, in a house that belonged to Joseph Viel, who was one of the pioneers of the village. In Saint Éleuthère, Yvonne had given birth to Roland on the 12th of May 1929. The child did not survive and died 10 days later. In Squatec Rose Alma was born on the 20th of August 1930 and Lucien, on the 5th of November, 1932. Lucien died on 10th of November, 1933.

The Fire of October 1930

Gérard worked at the local cheese factory and helped Yvonne in her new installation. But on the 13th of October a fire broke out and destroyed three buildings including their house. Rose Alma recounts: *My parents were discouraged... the people were very generous. The owner of the hotel gave us room and board*

for three weeks, and others gave us whatever they could. After a few weeks the small family settled in another house also belonging to Joseph Viel, located in front the church. They lived in that house for seven years.

A small store

Gérard worked regularly at the cheese factory from 1930 to 1934. To round out the monthly paycheck he drove a taxicab and also managed a small store, selling essential goods: brown sugar, white sugar, flour, oats, beans, salt pork, etc. Everything he stored came in bulk so that all he sold had to be weighted and wrapped by hand. Sometimes he exchanged some of his stock for farm produce. Gérard would supply his store from Notre Dame du Lac. With horse and wagon he needed two days for the job. On the first day, he went and bought the needed goods. On the way back, he would stop in Cabano for the night. The next day he was back on the road returning to Squatèc.

A friendly commerce

The Caron store was rather particular. People would come as customers and visitors, waiting before religious events. For example, on the occasion of the Forty Hours, Sunday Mass, Vespers... visitors would sit in the kitchen, joking and discussing. They would eat cookies purchased in the store side and drink tea poured by the Carons from the kitchen side.

Incessant trips

Since 1928, he had travelled frequently and often in very difficult conditions. *My father, to get to Saint Vianney, first had to go to Cabano – a distance of 18 miles – where he would get on board the Témis to get to Rivière-du-Loup. From there he would get on the express to go to the station closest to Saint Vianney. Once there and sometimes late at night he had to get somebody to drive him to his place of work.* The return trip was just as hard. To add to the complications, he had to do the final operation on the last batch of cheese for the day. And it was even worse during the winter. If the cheese

maker was strong enough to keep up, we cannot say the same for Yvonne. The trips became a constant bother in their life.

Career reorientation

The cheese maker of the 1940's had become a touring worker. He had to live with the hazards of the new reality. Butter factories were establishing themselves at the expense of cheese factories. One had to adjust to demands that were constantly changing and the work periods were becoming shorter. After 1945, the demand for cheese makers was rarefied, working conditions were deteriorating. As it happens, after picking the potatoes in the field, leaves and stems were used to feed the cows. The color of the milk went from white to light green and its taste was not the same at all. For cheese makers, it was catastrophic; cheese made under these circumstances was of lower quality. And in winter milk production stopped, so cheese could not be made. Gérard then becomes unemployed. After many complications, he received his first unemployment cheque in 1943.

From 1952-53, Gérard Caron, master cheese maker, had to reorient his career. First he worked a little bit in Joseph Soucy's workshop. He would be mostly preparing the place where the deceased would be exposed. He would carry on with Mr. Roger Rioux, who had acquired Mr. Joseph Soucy's funeral parlor.

Some timber companies also hired Gérard Caron to work in their lumber yards. For a time he was night watchman at Henri Duval's sawmill. His last job was at the *SAQ*, then known as the Québec Liquor Board..

In 1970, at the age of 65, Gérard Caron, the former master cheese maker, retired. With his dear Yvonne and their daughter Rose Alma, he quietly enjoyed the last part of his life. Yvonne died on the 25th of November 1983 and Gérard on the 15th of March 1986.

L'Association des familles Caron d'Amérique considers Gérard Caron an important witness to that period.

Louis Caron from l'Islet, to Kankakee, to Nicolet

Mr. Louis Caron, writer, has authorized us to publish this text for the benefit of our members in Québec, Canada and the United States. It was first published in Le Nouvelliste, the Nicolet paper. We thank him cordially.

(see photo on p. 7)

He was a small young man nearly twenty years old. His parents and his seven brothers and sisters began a perilous adventure. They left L'Islet, their birthplace on the lower Saint Lawrence, to go live in the United States. For the past few years bad luck had hit the family.

The father, Louis Frédéric, had constructed a schooner and was doing costal shipping. The schooner was destroyed during a terrible storm. In addition to sailing along the coast, Louis Frédéric was also a farmer. During the past few years (we are now in 1867) the farm was really not producing much. Louis Frédéric sold his farm and moved to Illinois, south of the Canadian border, on the shores of Lake Michigan. He has heard that the Canadian colony in Kankakee was prospering.

A young man unlike the others

The oldest son's first name was Louis. Without his knowledge, the family's exodus would send him into a fabulous fate. In L'Islet, he had already demonstrated some extraordinary talent. Renowned for his drawings, he was also blessed with an enterprising temperament; an inquisitive mind who had to understand the why of things, be they related to natural elements, machines or human beings. Nothing left him indifferent. Obstacles stimulated his imagination. In 1867, at nearly twenty years of age, you are already a man or you will never be one.

His father, Louis-Frédéric was taking a definitive turn and taking his family with him. It is said that the Carons of his lineage had always been excellent carpenters and remarkable builders.

With no intention of becoming a farmer like other French Canadians moving to the States, Louis Frédéric would also be a builder. He did not speak English but he had one advantage: his son Louis was given the mission of finding contracts for the family business.

Young Louis makes himself known

Young Louis Caron went to Springfield and put an ad in the local paper, proposing that the Caron family business build, enlarge or renovate any house or other type of buildings. He came back with a contract to build five houses in the harbor area. At first look, it was a risky project. The few buildings on the harbor area were subject to frequent floodings which sometimes pulled them from their foundations. Nobody wanted to build on that lowland anymore. Even Louis Frédéric was hesitant to honour the contract. Louis showed his father the plan that he himself had in mind for building beam foundations. His father agreed and soon the Carons had a reputation that expanded as far as Saint Louis in the neighbouring state of Missouri. Prosperity was on its way.

Fevers collusive of fate

But soon the young man's health was failing. But he was not of a weak constitution. The doctor was talking of a fever coming from the swamps that attacked even the strongest. Louis Frédéric was torn. He was aware that his son was more than the right arm of his business and that its prosperity depended largely on Louis's entreprizing temperament. At the same time Louis Frédéric could not take the chance to keep him around and risk losing him for good. So Louis was sent back to Canada for a hopefully temporary stay, that would become permanent for the rest of the story.

(Suite page 24)

(Suite de la page 23)

A lawyer who will become an influential friend

Arriving in Québec, Louis did not return to L'Islet where he still had relatives. He settled instead in the *Bois Francs* area, at Stanfold which would later become Princeville. History does not reveal the reason for that choice. Historians suggest that he had relatives from his mother's side of the family.

Had his reputation preceded him, or did the young entrepreneur get involved by the force of his personality? Whatever it is, it was he, newly arrived in the municipality, who drew the plans for building the Marketplace. One year later, he married Césarée Desrochers in Princeville. He was 21 years old and already well settled in the community.

Once more, as he had done in the U.S., the young architect and builder would do many great things for the region. It was in Arthabaska that he really established himself. He designed and built a group of prestigious Victorian style homes. One of them, for a young ambitious lawyer, would mark a milestone in the life and career of the entrepreneur Louis Caron. This lawyer, named Wilfrid Laurier, would become one of the most prominent Prime Ministers of Canada and a very dear friend. We can't deny that Louis' career benefited from that friendship. The invitation of another important personality would play an important role in the existence of Louis and his descendants.

A proposal that one cannot refuse

The diocese of Nicolet had just been created. Its first bishop, Mgr. Elphège Gravel, assisted by Mgr. Joseph Simon Hermann Brunault, proposed that the architect and builder Louis Caron come and live in Nicolet which would become the Episcopal city, and with them build churches for the parishes of the diocese. So Louis and his family moved and settled in Nicolet in 1886. They are still there. Four or five of them still bear the first name of their ancestor.

The enterprise takes form

Once again the Carons were taking root in a new land, this time in the form of an enlarged tribe. The large house built on Notre Dame street housed his father, Louis Frédéric, who had returned from the United States with two of his children. He himself already has seven.

That house completed, they built, nearby, a factory where they would make wooden ornaments for churches, convents, courthouses, and other important buildings, pews and confession boxes, as well as various precious wood panels.

Louis-Frédéric, founder of this dynasty of architects that took form at the end of the nineteenth century, died in 1888, a few years after his return from the United States and his settlement in Nicolet with his own.

One or two churches, a few presbyteries, one hospital or a convent per year

The death of the ancestor Louis Frédéric coincided, within a few years, with the founding of the enterprise Louis Caron & Son, in which Louis's oldest son, who was also named Louis, was taking part. From then, in Nicolet the two would be distinguished by the surnames *senior* and *junior*. The work of one paired with the other. Sometimes the two Louis would work on the same building and contribute by their ideas or exchange expertise.

Between 1868 and 1926, a period of 58 years, the two Louis Caron, senior and junior, will have drawn plans for, or constructed 151 buildings; two cathedrals, 60 churches, and 18 convents and schools. During the best moments of the enterprise, these two men will have provided work for 200 men, most from Nicolet, and others from the region which today is called the Nicolet-Yamaska *MRC* (regional municipal community).

The creating genius of Louis Caron senior led him to devise a production line unique in its type. It was made up of different specialised workshops. First, a workshop for drawing plans,

plus a steamboat, the *Petit Louis*, to haul timber to the factory, a sawmill equipped with a dryer to prepare the wood, a forge to shape iron, a woodworking shop paired with a sculpting shop, a painting and moulding shop for plaster. Outside the enterprise could rely on trained teams that could man construction sites: masons, carpenters, under experienced foremen.

Like a large family

Louis Caron's 17 room house on Notre Dame Street in Nicolet sheltered artists and craftsmen from different trades. First, a draftsman from Britain, Mr. P.B. Williams, who was a stalwart of the enterprise during 30 years. Another regular was Joseph Uberti, from France. This painter was the creator of the stained glass windows of the cathedral of Nicolet. The Québec museum presently has on display a dozen of his paintings. Trainees that Louis treated like his own children would join around the family table presided by this venerable *Pater familias* seven days a week.

Louis died in 1917 after a 47 year career, leaving to his son Louis junior an enterprise that was prosperous and solidly implanted in its milieu. His works are still outstanding in the landscape of the Nicolet-Yamaska MRC. In bowing to the memory of his great grandfather, the author of this text feels mounting in him a feeling of pride,

hoping that his own work is at the same level as the one's whose name he is carrying.

From:

Andrée Caron-Dricot, *Les Caron, une dynastie d'architectes depuis 1867. Éditions Les Racontages, 1997.**

Cahier souvenir du tricentenaire de Nicolet, Journal Courier Sud, 19 of September 1972.

* Note from the Director of *Tenir et Servir*

In addition to the story of this illustrious family, the authoress writes about the many buildings constructed by a lineage of entrepreneurs and architects. She describes their architectural characteristics with the terms proper to this art whose comprehension is facilitated and enriched by the addition of a list of technical terms along with illustrations.

The book by Mrs. Andrée Caron-Dricot is still available. It can be purchased by communicating with Mrs. Marie Frédérique Caron, who is also a descendant of this great family and a member of the A. C. of the Association des Familles Caron d'Amérique, by dialing the number 418-871-1705.

Rappel ! — Cabane à sucre !

Vous êtes chaleureusement invités à notre **Cabane à sucre** annuelle, samedi le 2 avril à compter de 10 heures

Érablière Laurent Bernier
1626, route des Pommiers
Cap-Saint-Ignace

→ → → Autoroute 20, sortie 388, puis vers le sud jusqu'au chemin Bellevue, puis à gauche, deux kilomètres jusqu'à la route des Pommiers, encore deux kilomètres jusqu'à la cabane.

(Voir menu p. 6)

Inscription — 22, 13 ou 4 \$ — avant le 22 mars (au plus tard !) auprès de notre trésorier :

Claude Morin, 5935 rue Pagé, Brossard Qc J4W 1K4 (450) 923-8652

CARON DOT NET

In the President's message, I wrote about the craftsmen who have enriched the history of our family. While surfing on the internet, I found a page titled [EditionBeauce.com](#) which reveals the name of a craftswoman who regularly takes part in our annual reunions. She is **Marie Stella Bélanger**. Her mother, who has also attended our reunions, was Marguerite Caron. I quote an article that the journalist **René D'Anjou** wrote recently.

On the occasion of the *Projet d'inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel (IREPI)*, we met Marie Stella Bélanger, a weaver in Saint Georges. She became interested in weaving in the early 80s and has now exercised that craft for 26 years. Weaving was not an activity that was practiced in Marie Stella's family. In order to learn, she had to follow many formation sessions. In 1985 she took a course in professional weaving from the Beauce Etchemin School Board, plus other shorter sessions in that field. In total she acquired over 800 hours of weaving experience, which makes her an expert in that profession.

Work tools

Marie-Stella Bélanger practices her trade in the basement of her house. Her workshop has two different sized weaving looms, one 36 and the other 60 inches wide, that she bought second hand. To make larger *catalogne* blankets (or rugs), she uses 90 and 110 inches wide weaving looms loaned from the *Cercle des fermières* of the municipality. By using a larger loom, she can weave blankets in one piece. According to Marie Stella, that is what makes the difference between weaving today and the way they weaved in the old days. At that time they were using small 45 inch wide looms and weavers had to sew two pieces together in order get a wide enough blanket.

The knowledge of the weaver

For Mrs. Bélanger, being a weaver is not only using a loom, it is also being able to set it up, that is install the threads along the desired motifs and models. To do this, first one has to make skeins of thread that,

once rolled one beside the other on the warp beam, will form what is called the warp, that is the vertical threads on which the weaver will weave her work. Each thread in the skein must be treaded one by one in needles of the harness and the reed, that is the movable frame that controls the density of threads per inch. The disposition of the threads within these will determine in part the final pattern of the piece. Weaving is placing the horizontal threads, called weft threads, on the warp already in place. The weaver must then do steps (*marchures*), that is push on the threadle board pedals, creating an opening (shed) between the threads of the chain, giving enough space to pass the shuttle horizontally. The steps are different according to the items being weaved, creating the pattern on the piece. Then the reed is brought down on the woven threads to secure them.

Available items

Marie Stella weaves a great variety of items. She makes place mats, dish towels, car blankets, chair spreads, scarves, sashes and *catalogne* blankets or rugs. She accepts special orders from customers but these are rare; she keeps on inventory many pieces of various sizes and colors that usually correspond to the needs and wishes of her customers.

Transmitting her knowledge

In order to pass her knowledge on to others, Marie Stella gives courses and classes in the region. In 2006, she took part in a demonstration of weaving to sixth grade schoolchildren with the *Cercle des Fermières* of Saint Georges. She says that weaving is an art that is accessible to everyone, the secret for success being patience.

Her articles are for sale at the Marie Fitzbach cultural center in Saint Georges and at the Arts and Crafts salon that takes place every fall in the same location.

Congratulations Marie Stella for having enriched the craftsmanship heritage of the Caron and Bélanger families.

Henri Caron

IN OLDEN DAYS...

In olden days – not *that* long ago – it was the responsibility of each municipality to maintain and repair public roads, specially those that were suitable for motor vehicles, and also to build small bridges. This roadwork was done during the summer months. Other smaller works were done by the owners with a front on the public road.

The municipal roadwork

Grading and graveling

In each village there was a road mender whose job was to look after the security of the road and who would drive the grader (called "*la gratté*") to smooth the gravel over the road and cover potholes. The road mender was not just anybody who wanted the job. The first and essential requirement: to be on the government side and a known supporter of the party in power. To have *la gratté*, one had to be on good terms with the local party organizer.

When it had been decided to gravel and fix a lane in the rural area, usually as a result of a electoral promise, those who were known to have voted for the party in power had a better chance to get their lane done first. And the party organizer would not hesitate to let everyone know that those who did not vote right would be served last.

I remember one day, I went with my father to watch as they were doing the gravel work on a designated lane. I was probably five or six years old. We arrived at the gravel pit early in the morning. It was owned by Amédée Boucher, my father's cousin. There were tip-up carts, wagons, and buckboards, light and heavy duty, some with only one horse and others with two. It took strong equipment and good horses. Those who did not drive a wagon were there to work with shovels.

The loading of the wagons was done with shovels. To sift the gravel, there was a metal grille installed at a 30/35 degree angle above the box of the wagon. These would leave the pit with one-half, one, or one and a half cubic yard, depending in the size of the wagon and the strength of the horses. It was a long climb before reaching the road where the road mender was waiting with the grader. During the climb they had to stop once or twice to rest the horses. As they stopped they would put a heavy wooden block behind the wheels to keep the wagon from rolling back. That piece of wood was attached to the rear axle and would normally drag behind the wagon. As soon as the horse stopped, that brake would instantly block the rear wheels and the horse could relax,

Once on the road, the road mender would show where to unload the gravel. In the case of the tip-up, the load would

dump in one heap. It was different for wagons and buckboards. Their sides and bottom were made of wooden planks that could be removed. Most of the load would fall off and the rest was pushed with shovels. And they returned to get another load.

The road mender would then get into action. The grader was a solid metal construction mounted on four wheels and pulled by two horses. On the front, a seat for the carter and at the rear another seat for the mender who would control the amount of gravel with two steering wheels that would activate the ropes and pulleys to set the height of the grader as it spread the gravel on the road. This thing would be driven over and over until the road was smooth and level. While the horses were making their trips back and forth the men were kept busy by shoveling gravel through the sifter. As soon as the wagons returned they reloaded and went again. The pace of the work was such that there was always someone at the gravel pit.

The duration of the work would vary, depending on the size of the sector being working on. There was always a gravel pit near the sector that had to be done. The job was always supervised by a foreman. He would make sure that the operation was completed, would note the hours of the workers and pass the slips to the municipality so that they could be paid.

Construction and repair of small bridges and culverts ("*calvettes*")

The term "*calvette*" comes from the English word culvert, which was a wooden frame installed under the road. It also was the responsibility of the municipality to install and maintain culverts in order to control floods. It did not require much labour, usually by a carpenter or someone who had done this sort of work before. It was done by digging and shoveling. There was no backhoe in those days. Four or five men could do the chore in one day. The small bridges were made with cedar logs that were squared off. The hard gravel was first broken with picks and then removed with shovels at both ends of the bridge and put to the side.

When the culvert was cleared of gravel, crushed or broken beams were replaced and recovered with all the stuff that had been piled aside. Sometimes a culvert was too damaged and had to be replaced. It was first cleared and then demolished. A dirt shovel pulled by horses was used to level the bottom and then came the rebuilding. That job could require two days. One half of the roadable surface was left in place for traffic and the incomplete work zone

(Suite page 28)

NOUS SALUONS...

... à titre posthume, l'**abbé André Caron** dont les funérailles ont été célébrées par Mgr Pierre-André Fournier à la cathédrale de Rimouski. Dans son homélie, Mgr Fournier a souligné cette parole de l'évangile : « *Restez en tenue de service et gardez vos lampes allumées* » (Luc 12,35) voulant ainsi rappeler que la vie de l'abbé Caron a été remarquable par sa fidélité et sa constance. À l'occasion de son 50^e anniversaire de prêtrise, sa sœur Juliette nous avait fait parvenir le texte d'un hommage que la famille lui avait rendu. Ce texte a été publié dans le bulletin de notre association en décembre 2005, p. 25. L'Association est fière de rappeler que l'abbé Caron a admirablement illustré à sa manière la devise de notre association : *Tenir et Servir*.

... **Joannie Caron**, jeune cycliste rimouskoise. Elle fut choisie pour participer à un camp d'entraînement intensif à Los Angeles avec l'équipe nationale du cyclisme de piste en vue d'être sélectionnée pour les Jeux Olympiques de Londres en 2012. *Tenir et Servir* la félicite de son ambition et l'encourage à vaincre les efforts exigeants de cette discipline.

WE SALUTE...

... posthumously, **Father André Caron**. His funeral was celebrated by Mgr. Pierre André Fournier in the Cathedral of Rimouski. In his homily, Mgr. Fournier mentioned these words from the Gospel: “*Be dressed in readiness, and [keep] your lamps alight*” (Luke 12,35), wanting to recall that the life of Father Caron was remarkable for its fidelity and consistency. On the occasion of his 50th anniversary of priesthood, his sister Juliette had sent us the text of a tribute that his family had given him. This text was published in the bulletin of our Association in December 2005, p. 25. The Association is proud to recall that Father Caron has illustrated admirably the motto of our Association: *Tenir et Servir*.

... **Joannie Caron**, a young cyclist from Rimouski. She was chosen to participate in an intensive training camp in Los Angeles with the National Track Cycling Team in view of being selected for the Olympic Games in London in 2012. *Tenir et Servir* congratulates her and encourages her to successfully overcome the demanding efforts of this discipline.

(Suite de la page 27)

was carefully flagged. When that work had been completed, the road mender would level everything with the grader.

Later, wooden culverts were replaced by concrete pipes in three-foot sections. Their diameter could be as much as 36 inches. They were delivered by trucks equipped with a crane. The installation was done the same way, and the concrete pieces were manhandled. Mechanical shovels appeared later.

I have been told that in those days coffee breaks were rare, but the men would stop work for a drink of cold water and a quick puff on a hand-rolled cigarette. The workers were rather proud to say that they needed less time than some other crews to do the same job. But that was in olden days!

Victor Caron

To be continued : Seasonal works

ROOTS...

(First, have a look at the pictures on p. 16 and 17)

"Me? I was born in a hotel cabin!"

A surprising statement, as if borrowed from a TV quiz, but nevertheless absolutely true. Built – or perhaps simply rebuilt – by one Wilfrid Duval, businessman and timber trader, the "Armstrong Inn and Cabins" was the direct descendant of a stage coach post and inn established around 1837 on the new Quebec to Boston post road, at the Customs barrier closing the south end of the Portage River bridge, by one James Armstrong, who was settled there perhaps since 1825 and had been hired by the first Customs Officer Antoine Charles "Linière" Taschereau, landowner and speculator from the family of the seigniors of Sainte Marie in New Beauce, whose nickname was later given to a township and eventually to the municipality of Saint Côme. This Armstrong gave his name to the locality and to the Post Office that was there for a few decades. This hamlet had been cleared from 1830 or earlier by mostly Protestant (Presbyterian) Irish settlers, usually called *Les Écossais*, "the Scotsmen", who occupied both sides of Kenebec Road, from the southern limit of the last seigniory – the *Saint Charles de la Belle Alliance* fief, i.e. Jersey Mills – southward to the frontier or thereabout. My dad would tell us about one of them who, when the border itself was fixed and traced after 1842, found himself in the United States by a few hundred feet and had to move north and settle again in Canada (Just another "rural" legend? We shall leave that to the "professional" historians...).

From about 1914, forced little by little to cohabit with Acadians "rescued" from the Saint Lawrence North Shore and with other French Canadians who were settling in what had become the parishes of Saint Côme in 1851 and Saint Théophile in 1886, without children willing to inherit their land, they moved to the

Eastern Townships, Ontario, surprisingly even the United States. The Presbyterian Mission in Marlow disappeared with them, but not the one in Jersey Mills, at least not yet.

In 1946 died old Mr. Eddy Wintle, grandfather of Doctor Paul Wintle-Desruisseaux, in his time a famous physician at Jeffery Hale Hospital and a swimming champion; I had always thought that the old man was Scot hence a Protestant but, just as his wife Margaret Scully with a "true" Irish family name, he is buried in the old Catholic cemetery in Saint Georges. In 1949 (?) died Mr. Willie Wilson, the last of the Kenebec Road "Scotsmen"; rumor had it that good Father Louis Philippe Fortin of Saint Théophile had welcomed him into the Catholic fold a short time before his death.

From this epic, there only remains Marlow cemetery, dating from the beginning of the 1880's and today practically abandoned, overlooking the Wilson River valley, near the former Plante farm land and house, behind a woodyard and besieged by piles of timber ready for trucking away. Strangely, I thought I remembered that in the summer of 1950 – I was 12 years old – I had seen there a plate of gray stone at ground level that was engraved with the year 1776! As if some Loyalists had moved their dead with them. In September of 2006, I of course could not find it; hay and brush have not been mowed there for a very long time... not to mention monuments that have been broken, vandalized, piled up, etc.

Back to *Armstrong Inn*: having known many owners before a certain Dave Héon, a Franco American from New England whose wife's first name was Lina, this ancestor of today's motels offered to its mostly American patrons the ultimate in exoticism: ten log cabins * with their back to the main road and their front toward

(Suite page 30)

Portage River and later an small artificial lake dug out of a bog near the river, plus five other much less exotic cabins, with painted clapboard walls, heated by small "hog" woodstoves and thus more or less liveable in winter, three of which almost in front of the Customs House that were rented to federal officers and their families.

The one nearest the hotel is where my parents lived after their marriage and where I was born, on a **Fourteenth of July** – one more statement that would fit into a TV quiz... – "fourteen, zero seven, thirty-eight". At the time, the prime minister of the Dominion of Canada was William Lyon Mackenzie King, the prime minister of the Province of Quebec was Maurice Le Noblet Duplessis, the mayor of Quebec City was Lucien Borne, the Pope was still Pius XI, and the archbishop of Quebec was Jean Marie Rodrigue Cardinal Villeneuve, Oblate Father of Mary the Immaculate...

In the fall of 1938, we moved into a house that was part of the hotel... to be chased out by fire in March of 1939 and forced to move back into the cabin.*

Fabien Caron

(Suite de la page 20)

The researcher

His wife Gisèle has revealed that Lucien, after he retired, spent many hours at the library and the national archives in Québec City, poring through community records, censuses, dictionaries and family monographs to research the spreading out of Carons throughout North America. He copied by hand all the necessary information, which he then transmitted to his friend Louis Philippe in Saint Michel de Bellechasse for electronic registration. Robert from Laval was also involved in this procedure and says that sometimes, it was difficult to decode Lucien's notes. After the third edition it was obvious that he was slowing down and eventually he had to quit. His sight was fading.

* One of these had already been moved to the uphill side of the Customs House; recovered with clapboard and reinsulated, widened by the addition of a room to the northeast that was the master bedroom if I remember well, it was quite good looking and was inhabited by Mr. Prudent Gosselin, one of the Customs officers and my Dad's friend, and his family (In September of 2006, it was still standing and was inhabited but had meanwhile lost its added room). The two youngest Gosselin children, Julien and Juliette, are twins; Dad was the latter's godfather.

** The log cabins seem to have disappeared around 1958 when Route 23, now Route 173, was rebuilt, widened and displaced (as was the bridge) westward over the former tennis court in front of the hotel. The other cabins would also disappear, one supposedly moved all the way to the "Morency Village" part of Saint Georges. Slowly besieged by piles of timber from the neighbouring sawmill, the hotel was abandoned and demolished in the 1990s. For a time, the former Customs House became a diner and is now a private home.

N.B.: on the Internet, one can now see a *Google View* of the intersection of the two roads, recorded over 360 degrees just in front of what used to be the entrance to *Armstrong Inn*. Piles of greying timber all over the place. Here again, the past is really dead...

The number of hours that Lucien has spent researching and writing the repertory is incalculable. Just think that with one name to start with, he had to look up many possible sources, to trace the lineage and at each stage to register manually the required information and then give it an identification number. Let's consider also the possibility of errors because of the many homonyms and the sometimes hard to read writing in the old registers the he had to work with. We realize the amount of work that had to be done to accomplish such a gigantic task. Lucien has been a first and important creator of the genealogical repertory of the *Association des familles Caron d'Amérique*.

Yes, really, "*Un grand nous a quitté*".

Victor Caron, with the collaboration of Robert in Laval and Jeannine in Saint Eugène

CONFIÉS À NOTRE MÉMOIRE

Madame Fernande Bélanger, épouse de feu **M. Simon Caron**, décédée à la Villa Dubé le 26 septembre 2010 à l'âge de 86 ans. Elle demeurait à Saint-Jean-de-Dieu.

Madame Daphné Lebel, fille de M. Stéphane Lebel et de dame **Nanny Caron**, décédée à l'Hôpital Sainte-Justine, le 1^{er} octobre 2010, à l'âge de 9 ans et 11 mois. Elle demeurait à Saint-Cyprien.

Madame Alexandrine Breton, épouse de **M. Réal Caron**, décédée à l'Hôpital de Beauceville, le 8 octobre 2010, à l'âge de 84 ans. Elle demeurait autrefois à Saint-Benjamin.

M. Jacques Caron, époux de dame Céline Rousseau, décédé à l'hôpital régional de Rimouski, le 29 octobre 2010, à l'âge de 68 ans et 8 mois.

Madame Rita Caron, ex-épouse de M. Georges Pelletier, décédée au Centre de santé et de services sociaux (CSSS) des Basques, le 6 novembre 2010, à l'âge de 83 ans et 11 mois.

Madame Adéline Gagnon, épouse en premières noces de feu **M. Gilles Caron** et en secondes noces de feu M. Franck Pasqualino, décédée à son domicile le 9 novembre 2010 à l'âge de 68 ans.

Madame Gisèle Berthiaume, épouse de feu **M. Rolland Caron**, décédée à Brossard le 15 novembre 2010, à l'âge de 77 ans.

M. Armand Caron, époux de feu dame Jeannine Doucet, décédé à Hemmingford, à l'âge de 92 ans. Il demeurait autrefois à Tétreauville.

M. André Caron, prêtre, décédé à l'Hôpital régional de Rimouski le 6 septembre 2010, à l'âge de 82 ans et 9 mois. Il demeurait à la Résidence Lionel-Roy à Rimouski.

M. Gérard Caron, époux de feu dame Georgette Laurendeau, décédé au CSHLD de Saint-Eustache, en novembre 2010 à l'âge de 89 ans.

M. Laurent Lavoie, époux de dame **Marie-Marthe Caron**, décédé à la Villa-de-la-Rivière de Rivière-Bleue, le 13 décembre 2010, à l'âge de 84 ans et 7 mois.

Madame Cécile Cloutier, épouse de feu **M. Xavier Caron**, décédée à l'Hôpital de Montmagny le 18 décembre 2010, à l'âge de 95 ans.

Madame Alma Caron, épouse de feu M. Joseph Lévesque, décédée au Centre hospitalier Notre-Dame-du-Lac, le 19 décembre 2010, à l'âge de 98 ans et 10 mois.

Madame Yolande Caron, épouse de feu M. Joseph Gagnon, décédée au Centre d'hébergement Saint-Joseph, le 24 décembre 2010, à l'âge de 87 ans et 10 mois..

Madame Yvette Caron, épouse de feu M. Gaston Arcand, décédée à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, le 24 décembre 2010, à l'âge de 81 ans.

M. Lucien Caron, époux de dame Gisèle Malo, décédé à l'Hôtel-Dieu-de-Montréal, le 28 décembre 2010, à l'âge de 95 ans. M. Lucien Caron a été un des piliers majeurs des premières versions de la *Généalogie des Familles Caron d'Amérique*.

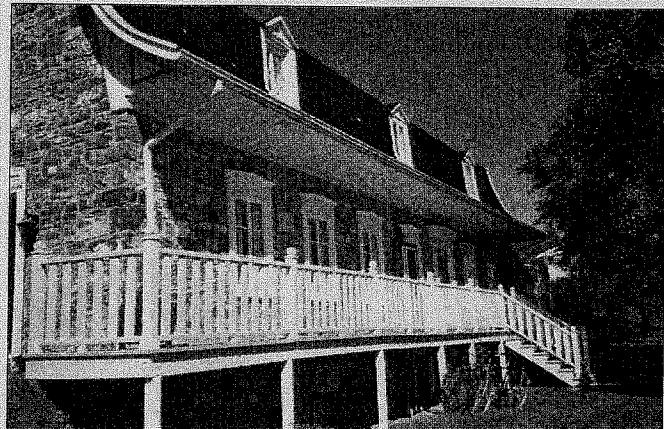
Madame Nicole Gauthier, épouse de **M. Émilien Caron**, décédée à l'Hôpital Laval (cardiologie) le 13 janvier 2011, à l'âge de 66 ans. Elle demeurait à Québec (Neufchatel).

Madame Marie-Ange Caron, épouse de feu M. Paul-Émile Mathieu, décédée au Centre d'hébergement Yvonne-Sylvain, le 19 janvier 2011, à l'âge de 94 ans et 8 mois.

M. Richard Caron, époux de feu dame Lise Archambault et conjoint de madame Claire Dulude, décédé accidentellement à Saint-Pie-de-Bagot le 21 janvier 2011, à l'âge de 62 ans.

Liste partielle des articles offerts par l'Association	Non membres	Membres annuels	Membres à vie
Album souvenir du 20 ^e	15,00\$	15,00\$	15,00\$
Crayon à bille	5,00\$	5,00\$	5,00\$
Épinglette (broche ou pointe)	7,00\$	7,00\$	5,00\$
Gilet blanc (<i>T-shirt</i>)	12,00\$	12,00\$	12,00\$
Gilet marine (polo) de XS à 4XL (4XL sur commande)	28,00\$	28,00\$	28,00\$
Jeu de cartes (<i>Histoire des ancêtres</i>)	5,00\$	3,00\$	2,00\$
Lampe de poche, porte-clefs	5,00\$	5,00\$	5,00\$
Papier à correspondance (10 feuilles/enveloppe)	2,00\$	2,00\$	2,00\$
Plaque d'automobile	3,00\$	2,00\$	1,00\$
Répertoire généalogique (nouveau) *	40,00\$	40,00\$	40,00\$

* S.V.P. dans le cas du *Répertoire généalogique*, ajouter les frais de poste :
Québec et Ontario : 15 \$ — Ailleurs au Canada : 18,50 \$ — États-Unis : 25 \$, plus 20% de la commande pour le reste.



Sur chaque feuille de papier à correspondance figure une photo de la maison de M. Thomas Simard érigée sur la terre de l'ancêtre Robert Caron et de Marie Crevet. Elle est située au 486, Côte Sainte-Anne à Sainte-Anne de Beaupré.

Le Bulletin de L'ASSOCIATION DES FAMILLES CARON D'AMÉRIQUE est publié par l'Association qui en assume les frais d'impression et d'expédition à ses membres.

L'éditeur en est M. Victor Caron, 3505, avenue Laurin, Québec (QC) G1P 1T6
téléphone : (418) 871-5458 ; courriel : vcaron@webnet.qc.ca

Collaborateurs pour le présent bulletin : Henri Caron – Robert Caron (Laval) – Louis Caron (Nicolet) – Claude Morin – Jeannine Caron (Laval) – Rose-Alma Caron – André Ouellet (*L'Echo*, Trois-Pistoles) – Évelyne Pigeon (*Le Hublot*, L'Isletville) – Robert et Jeannette Caron (Saint-Damase) – Gaston et Daniel Caron (traduction) – Fabien Caron (aussi mise en page) – Victor Caron.

Postes Canada

Numéro de la convention 40069967 de la Poste -- Publication

Retourner les blocs adressés à l'adresse suivante :

**Fédération des familles-souches du Québec
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (QC) G1V 4C6**

IMPRIMÉ - PRINTED PAPER, SURFACE